



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

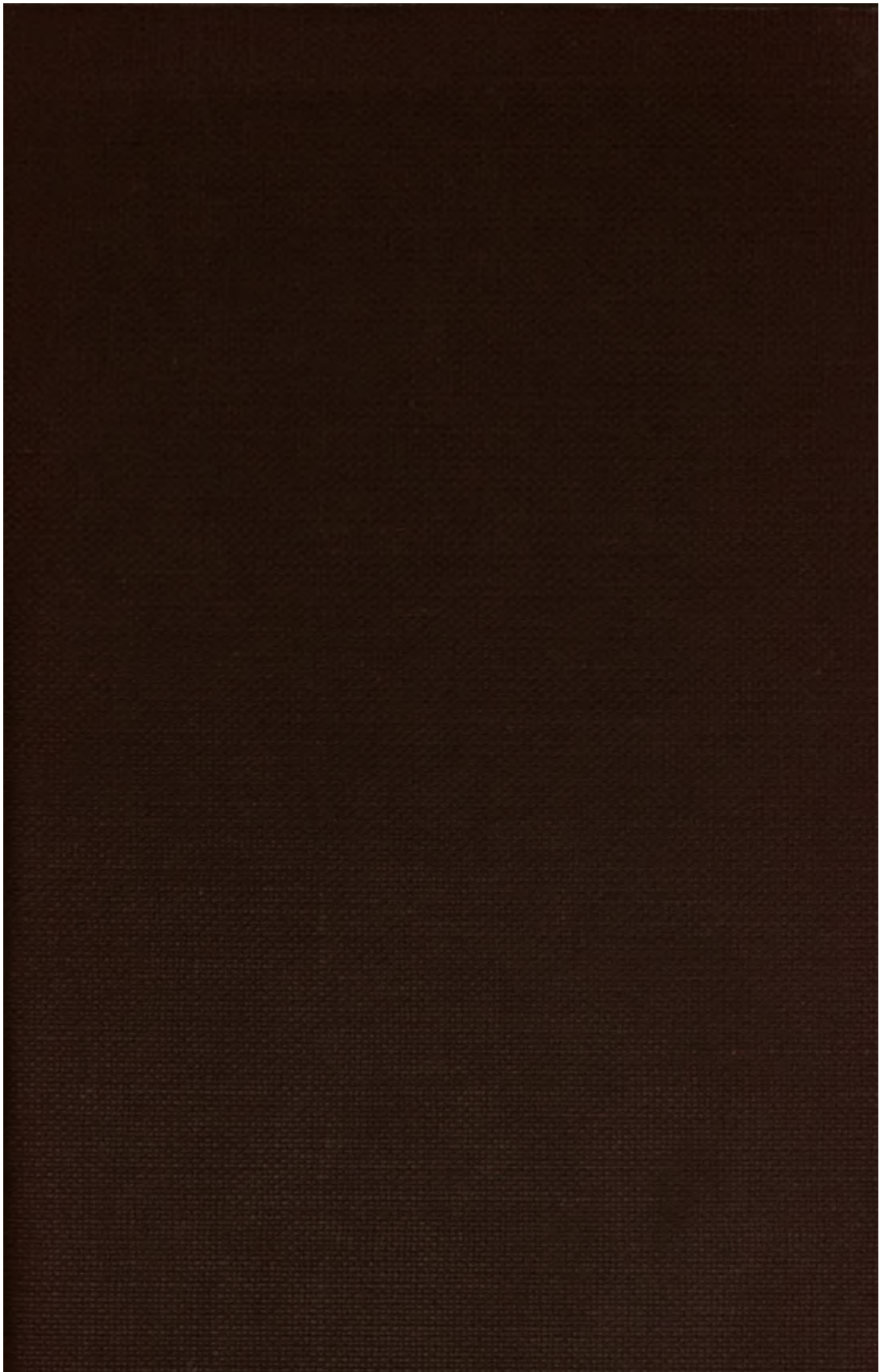
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





34 a 10



LES
ROSES DE NOËL

PARIS. — IMPRIMERIE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT.

LES
ROSES DE NOËL
DERNIÈRES FLEURS

PAR

J. T. DE SAINT-GERMAIN

„ Spirit adhuc amor. „

HORACE.

*„ Prenez garde ; il y a
de l'AMOUR. „*

Avertissement.



34. a. 10.

PARIS

JULES TARDIEU, ÉDITEUR

Rue de Tournon, proche du Luxembourg

DENTU, AU PALAIS ROYAL, GALERIE D'ORLÉANS

M DCCC LX



AVERTISSEMENT

Ceci est presque un livre d'AMOUR. — Il faut bien le dire tout de suite pour ne pas surprendre ceux qui ne veulent plus entendre ce nom suranné.

Non pas que l'auteur inconnu ait cherché l'intérêt dans des peintures bien dangereuses ; mais si ses tableaux sont voilés ; si ses couleurs sont éteintes, on devinera encore dans ses fictions le souffle, les illusions, les troubles, les souvenirs d'un sentiment trop vif et trop tendre pour con-

venir au tempérament littéraire de beaucoup de lecteurs.

Notre jeunesse, elle-même, blasée par ses plaisirs faciles, et fière de son expérience précoce, accueillerait avec un sourire railleur ce poète de l'autre monde qui rêve encore l'idéal dans l'amour. Elle ne se souvient déjà plus de ce que lui disait, il n'y a pas longtemps, le poète de l'éternelle jeunesse :

« . . . Doutez — de tout ce qui vous plaît,
de la clarté des cieux, du parfum de la rose ;
doutez de la vertu, de la nuit et du jour ;
doutez de tout au monde et jamais de l'amour !...
— L'amour est tout, l'amour est la vie au soleil ;
aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse,
qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse ?
Faites-vous de ce monde un songe sans réveil ;
s'il est vrai que Schiller n'ait aimé qu'Amélie,

Gæthe que Marguerite et Rousseau que Julie,
que la terre leur soit légère : — ILS ONT AIMÉ ! ! »

C'est donc un petit livre confidentiel à l'usage de quelques croyants du culte oublié de l'amour, et que d'autres ne sauraient lire.

Les mosaïques que nous retrouvons enchâssées dans le seuil des maisons de Pompéi portaient cette inscription conservée sous la cendre :

CAVE. . .

— Prenez garde ! C'est ainsi que l'éditeur inscrit sur le seuil des *Roses de Noël* :

SPIRAT ADHUC AMOR

« Prenez garde — il y a de l'amour ! »

J. T.

1. Alfred de Musset. — *Spectacle dans un fauteuil.*

AUX AMIS INCONNUS

*Loin, bien loin des méchants, quand une âme blessée
n'attend plus rien des jours, plus rien de l'avenir,
elle aime à retrouver au fond de sa pensée
un refuge, un abri dans un cher souvenir.*

*Loin, bien loin des méchants, quand une âme bercée
par les doux sentiments qui font croire et bénir,*

*cherche dans la douceur d'une larme versée
le reflet du bonheur qui ne peut revenir ;*

*Qu'il est doux d'écouter la voix , la douce voix
des AMIS INCONNUS ; comme dans les grands bois
le voyageur entend la source murmurante ;*

*Comme le matelot errant sur les grands flots ,
sèche ses pleurs amers et calme ses sanglots
quand paraît dans le ciel l'étoile rassurante !*



LES ROSES DE NOËL

Quoi ! vous ne savez pas ce que disent les roses ?
vous vous imaginez que ces charmantes choses
ne font là simplement qu'un plaisir pour les yeux,
ou pour les parfumeurs un produit précieux !
— Si c'était là le but de ces frêles merveilles,
Dieu nous aurait donné toutes ces fleurs pareilles

Aurait-il prodigué cette variété
rien que pour illustrer l'œuvre de Redouté?

Les femmes, on le fait, font toutes adorables,
pourtant vous n'en voyez pas deux qui soient semblables ;
de même chaque rose a ses goûts & ses mœurs,
& son esprit varie ainsi que ses couleurs.

Voulez-vous avec moi les passer en revue ?

prenons, pour commencer, la première venue :

Rose pompon,
petite folle,
que ton bouton
vif & frivole
pour le corset
de la coquette
toujours en fête
paraît bien fait !

La rose bengale
qui fleurit toujours
si blême & si pâle ,
ce n'est pas l'amour.
— L'amour se devine
mais par la douleur ;
rose sans épine
fera sans odeur.

Sur sa tige pendante
voyez la rose thé
étaler sa beauté
lascive & languissante ;
elle vous dit tout bas ,
Vois, je suis assez belle ;
viens, c'est moi qui t'appelle,
ne me comprends-tu pas ?

La candide rose blanche
sur son buisson velouté
à flots verse l'avalanche
de sa neigeuse beauté.
Sur le front de la rosière
elle brille sans orgueil,
— & comme une humble prière
elle fuit l'ange au cercueil.

Si j'aime la rose grimpante,
je crains ses plans infidieux.
Tandis que sa fleur caressante
me fuit d'un regard curieux,
elle escalade ma fenêtre
& demande abri sous mon toit ;
— puis me dit : Tu n'es plus le maître,
& rien ici n'est plus à toi.

La plus splendide est la rose mouffeuse,
bijou parfait de forme & de fini;
avec dédain sa beauté paresseuse
sans rien aimer se repose en son nid.
Par sa noblesse & sa grâce légère,
par le parfum, par l'éclat des couleurs,
elle le fait cette beauté si fière,
elle est la reine au royaume des fleurs.

Pour moi, j'avais choisi la modeste églantine
qui cache au fond des bois ses pudiques appas,
toute simple & naïve en sa grâce enfantine,
belle d'une beauté qu'elle ne connaît pas.
Devant la pureté de ses simples pétales,
devant les vifs rayons de son calice d'or,
on verrait se ternir le voile des Vestales,
& du Sacramento pâlirait le trésor.

Et pourtant il en est une plus belle encore :
la ROSE DE NOËL qu'on appelle Ellébore,
rose de la folie, ou rose de l'amour,
c'est tout comme ; un seul nom leur servira toujours.
Ne faut-il pas vraiment qu'Ellébore soit folle
pour livrer aux frimas sa tremblante corolle,
pour ouvrir son calice aux baisers de l'hiver,
pour resplendir au sein de son feuillage vert
quand tout semble mourir, quand la terre attristée,
sans vie & sans chaleur, languit déshéritée ?

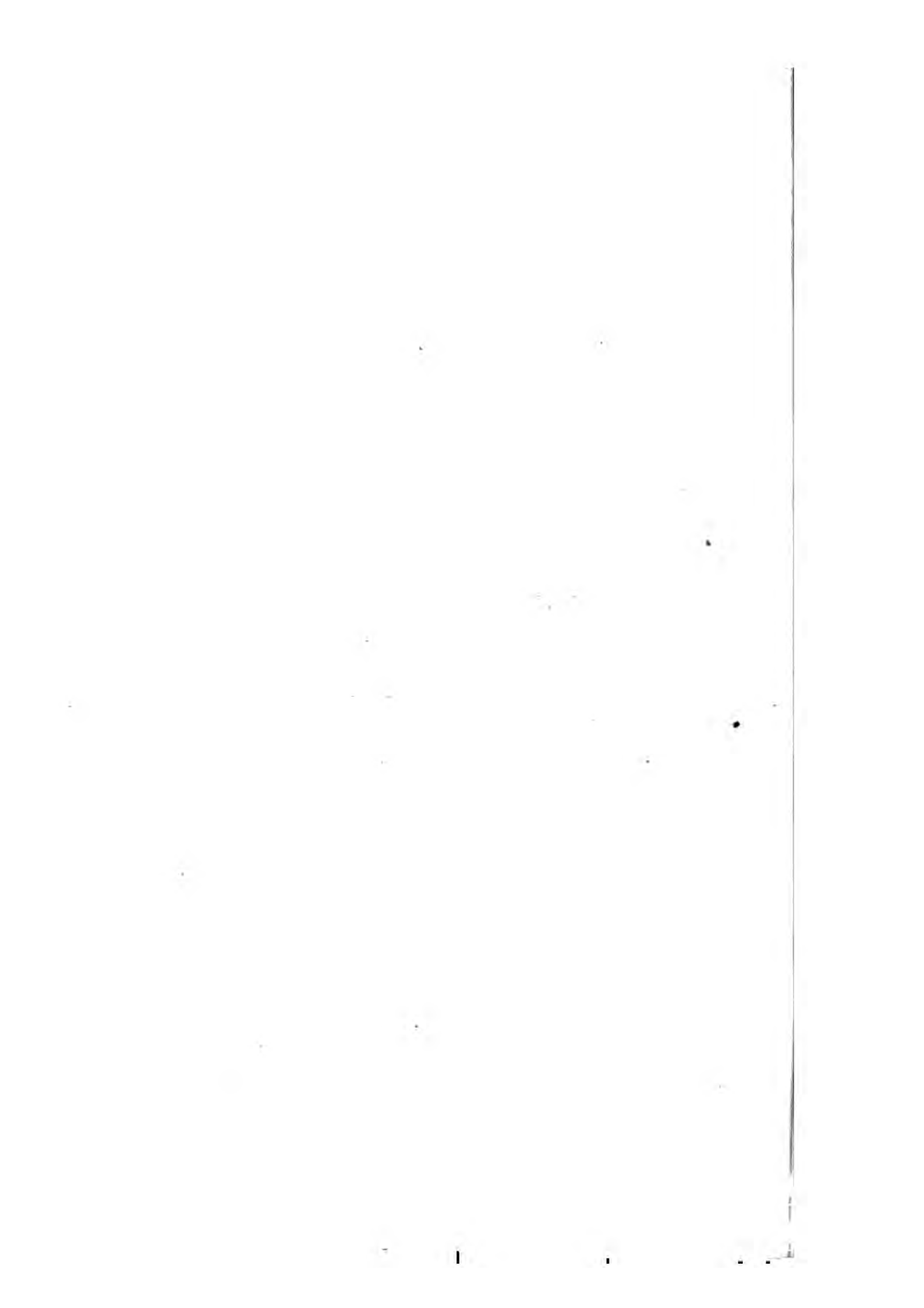
Charme de la beauté ! puissance de l'amour !
au milieu de la nuit, c'est toi qui fais le jour.
— Dis, rose de Noël, es-tu donc la dernière
de l'année épuisée, ou plutôt la première
du printemps qui viendra ? es-tu le souvenir
du bonheur d'autrefois ? ou dis-tu l'avenir

du renouveau joyeux & des roses nouvelles?

dis-tu, l'avènement des amours éternelles?

Et la rose répond : C'est moi qui suis l'amour,
l'amour qui ne connaît ni la nuit ni le jour.
Au milieu de la mort, c'est moi qui suis la vie ;
je porte dans mon sein la divine folie
qui fait aimer toujours... & quand tout est glacé,
moi je réchauffe encore & je tiens embrassé
le neigeux diamant qui sur mon sein repose,
& qui meurt en pleurant dans mon calice rose.





JE N'ÉTAIS RIEN

*Je n'étais rien ; j'étais la goutte de rosée
sur un frêle rameau par la nuit déposée.
Mais quand l'astre de vie émergeant des fillons
versa de l'horizon ses torrents de rayons,
l'opale & l'émeraude & la perle irisée
auraient pâli devant la goutte de rosée.
— Sans le soleil pourtant, Mignon, tu le fais bien,
Je n'étais rien.*

*Je n'étais rien; j'étais le chétif scarabée
qui cherche son chemin sous la feuille tombée.
Mais la rose des bois jusqu'à moi descendit,
& dans son blanc calice un soir me suspendit.
Puis, quand je reposai dans ce lit de dentelles,
je vis l'azur & l'or resplendir sur mes ailes.
— Sans la rose pourtant, Mignon, tu le fais bien,
Je n'étais rien.*

*Je n'étais rien; j'étais la bulle bleue et rose,
la bulle de savon sous tes lèvres éclosée.
A m'élever plus haut ton souffle prit plaisir;
dans l'espace, un matin, je brillai pour mourir.
Je portai dans mon sein ton parfum de verveine,
et je rendis au ciel mon âme & ton haleine.
— Sans ton souffle pourtant, Mignon, tu le fais bien,
Je n'étais rien.*

*Je n'étais rien ; j'étais le saule solitaire
qui se penche en pleurant sur l'urne funéraire.*

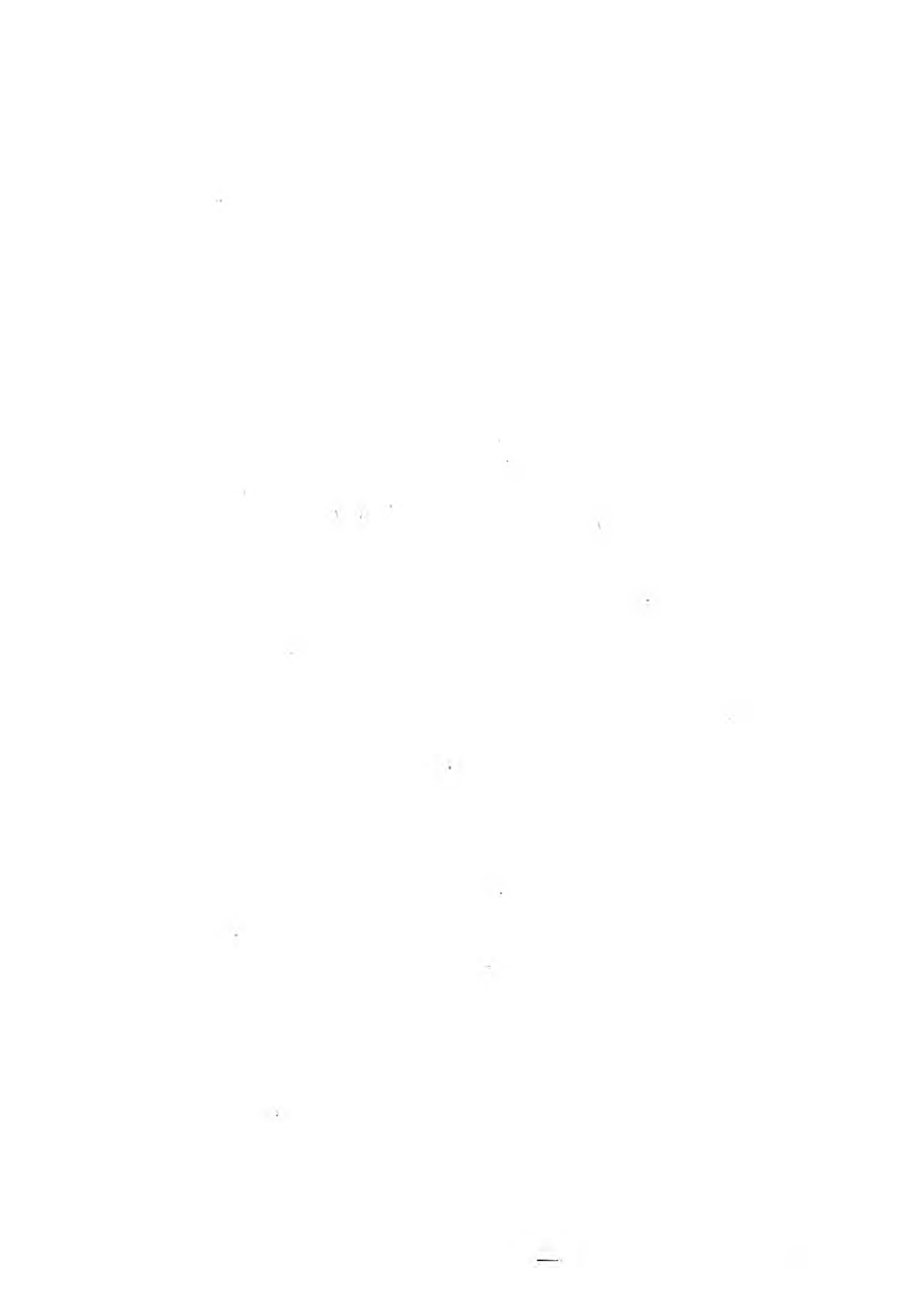
*Mais quand la vigne vierge enlaça de ses plis
ma cime languissante & mes bras affaiblis,
dans ses embrassements je sentis tout mon être
palpiter & revivre & grandir & renaître.*

— *Sans la vierge pourtant, Mignon, tu le fais bien,
Je n'étais rien.*

*Je n'étais rien ; j'étais comme une âme exilée
loin de la source vive errante & désolée.*

*Je tombais pour mourir sur le bord du chemin,
quand tu m'as relevé, quand tu m'as pris la main,
quand tu m'as ranimé par le baiser de vie
sous le berceau de myrte où naît la poésie.*

— *Sans ton baiser pourtant, Mignon, tu le fais bien,
Je n'étais rien.*



ALMANACH
DE L'AN PROCHAIN

Vous voulez savoir l'horoscope
du nouvel an qui va venir ;
mais je n'ai pas le télescope
qui fait lire dans l'avenir.

Je fais que la source rapide
vers le vallon suivra son cours,
& que dans son onde limpide
le ciel se mirera toujours.

— Mais j ne fais si la jeunesse
vers le bien suivra son chemin
& ne quittera pas la main,
la main que lui tend la sagesse.



Je fais bien que le rouge-gorge
se plaira toujours dans son nid;
que pour un grain de blé ou d'orge
son chant dira : Dieu soit béni.

— Mais, qui fait si la Providence
contentera les gens d'esprit,
& quel affront fera le prix
de tous les biens qu'elle dispense?

Je fais bien qu'un nid d'hirondelle
tous les ans revient sous mon toit
& que le même oiseau fidèle
au même oiseau garde sa foi.
— Mais les amitiés de ce monde !
je n'en dis rien pour l'an qui vient ;
d'ordinaire, — s'il m'en souvient ,
elles sont stables — comme l'onde.



Je fais bien que la vigne folle
ne manquera pas d'un soutien
& que sa blonde girandole
chérit l'ormeau qui la retient.
— Si vous parlez des filles d'Ève,
je n'en dis rien pour l'avenir ;
Mais, l'an passé, leur souvenir
durait bien — ce que dure un rêve.

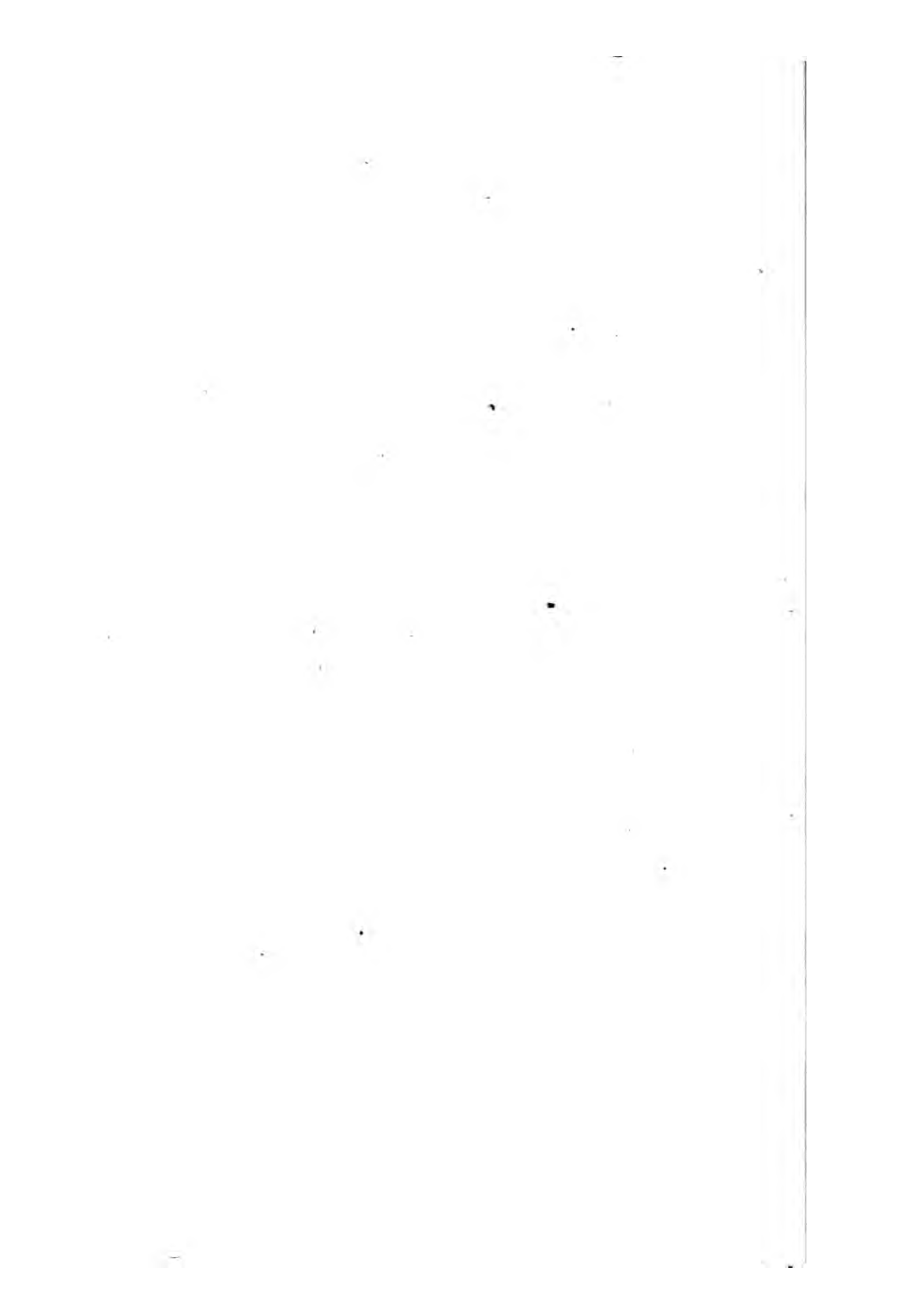
Je fais bien que l'astre de flamme
dans les fruits verfera le miel
& fêtera l'épithalame
pour unir la terre & le ciel.
— Mais l'amour & l'amitié fainte
fauront-ils réchauffer les cœurs,
de l'orphelin sécher les pleurs
& du malheur calmer la plainte?



Je fais que la mer careffante
tira baifer le sable d'or,
& sur son onde languiffante
bercer le marin qui s'endort.
— J'en ai bien vu des équipages
joyeux, se confier au fort !
Mais ont-ils regagné le bord,
ont-ils compté sans les orages ?

Du nouvel an qui va venir
vous voulez favoir l'horoscope ;
mais je n'ai pas le télescope
qui fait lire dans l'avenir.





LA PLAINTÉ

*Vous vous plaignez ! vous dites
que ce n'est pas de l'amour dont
mon cœur est touché !*

Mme RICCOBONI.

*Le soleil ne dit pas : Je garde ma lumière,
le fleuve ne dit pas : Moi je garde mes eaux,
la verveine en parfums livre son àme entière ,
l'oranger fait rouler ses fruits sous les berceaux.*

*L'églantier vient mourir au front de la rosière ,
le poids des grappes d'or fait plier les rameaux ,
l'orme en ses bras puissants soutient le faible lierre ,
l'épi souffre & se penche & tombe sous la faux.*

*L'abeille offre son miel & la brebis sa laine ,
l'oiseau ses plus doux chants , le zéphir son haleine ;
Dieu nous donna l'amour & la sainte amitié.*

*Et — la femme prudente offre à celui qu'elle aime ,
non son cœur & son âme , & sa vie elle-même ,
— mais le regard glacé d'une chaste pitié.*



LE CARILLON

DU NOUVEL AN

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE TENNYSON

Ring out wild bells to the wild sky,
the flying cloud, the frosty light:
the year is dying in the night:
ring out wild bells and let him die.

TENNYSON

Cloches, ne sonnez plus pour le ciel terne & sombre,
pour le brouillard glacé qui surnage dans l'ombre ;
c'est un an qui s'éteint pour ne plus revenir :
cloches, ne sonnez plus & laissez-le finir.

Laissez là le passé ! laissez fuir dans la neige ,
de nos temps de malheur le lugubre cortège ;
silence aux jours de mort , de deuil , de fauffeté !
— Sonnez pour la lumière et pour la vérité.

Silence aux noirs chagrins qui torturent les âmes ,
silence à nos regrets , à nos foyers sans flamme ;
silence à l'opulent qui n'ouvre pas la main ,
sonnez pour le réveil de tout le genre humain.

Silence aux longs débats , aux sanglantes querelles ,
aux fureurs des partis , aux luttes éternelles ,
mais sonnez pour l'honneur , pour les nobles exploits ,
l'amendement des mœurs , la pureté des lois.

Silence aux vains soucis , à la misère , au crime ,
au faible sans secours que le méchant opprime !

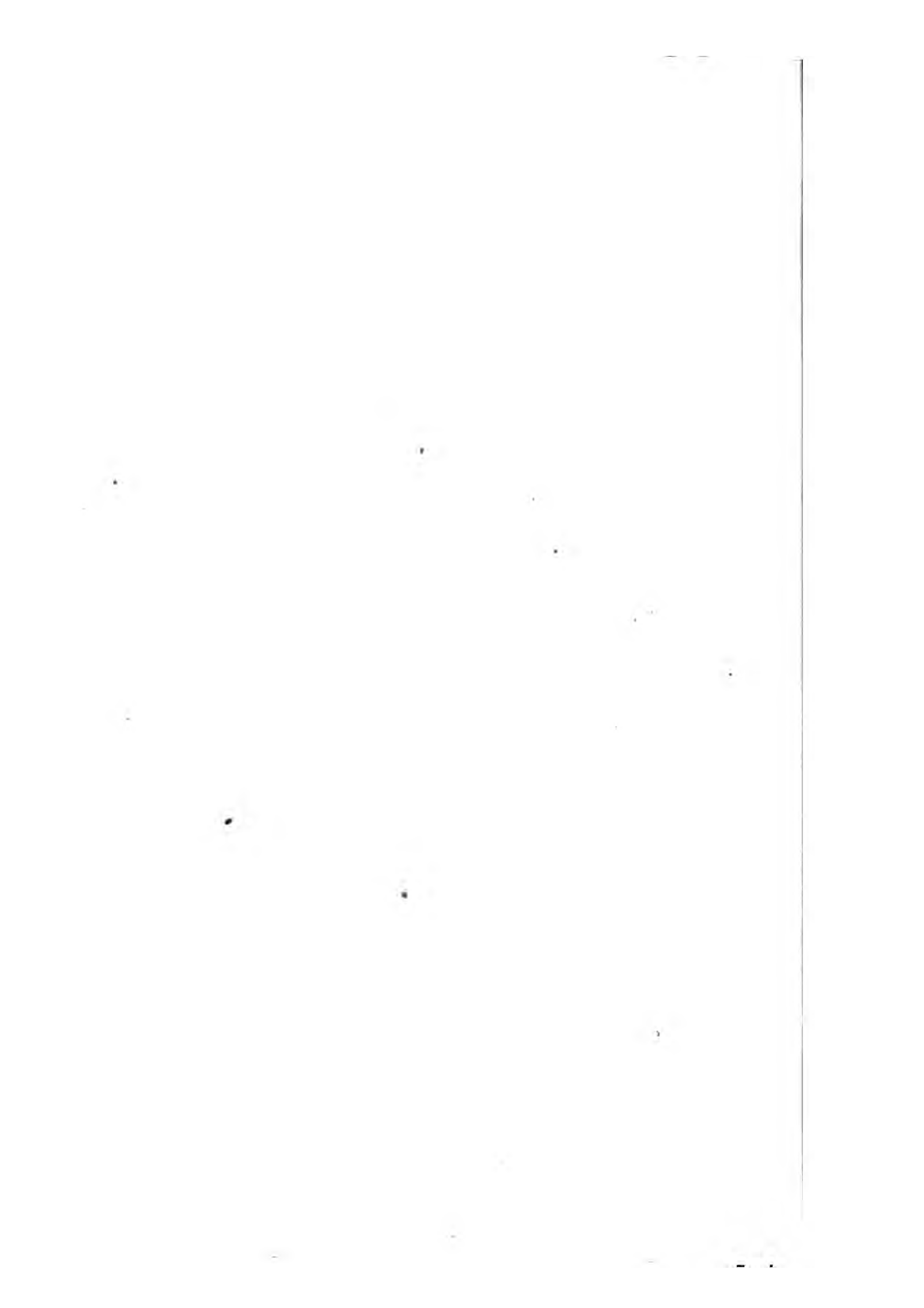
Ne foncez pas ! Silence au chantre des malheurs !

Sonnez la poésie aux riantes couleurs.

Silence au faux orgueil & filence à l'envie,
à la haine, au mépris, à la triste ironie !
Mais foncez pour l'amour du vrai, du bon, du beau ;
réveillez la vertu du fond de son tombeau.

Silence au spectre nu que la misère affame,
à l'amour de l'argent qui nous deffèche l'âme ;
filence à nos mille ans de guerre fans honneur !
Mais foncez pour mille ans de paix & de bonheur.

Sonnez pour le héros, pour l'homme fort & libre,
celui dont le cœur bat, celui dont l'âme vibre.
Silence aux jours de doute & d'incrédulité !
Sonnez, foncez le Christ, l'éternelle clarté !



LITANIES DE MIGNON

*Mignon, c'est la lampe d'opale
qui laisse tomber le reflet
de sa lumière blanche & pâle
comme du lait.*

*C'est la fleur flexible & pendante,
la languissante rose thé'*

*qui garde en sa coupe enivrante
la volupté.*

*C'est la vive et gaie alouette
que le poète suit des yeux
quand elle monte & pirouette
au fond des cieux.*

*C'est la merveilleuse antienne ;
duo d'amour & de désir,
entre la harpe éolienne
& le zéphir.*

*C'est la source limpide et pure
qui glisse sur le sable d'or*

*& qui berce de son murmure
l'oiseau qui dort.*

*C'est l'écrin de perles écloses
sous les baisers de l'Orient,
que l'enfant sous ses lèvres roses
montre en riant.*

*C'est la colombe rassurante
qui plonge dans le ciel ouvert
& rapporte dans l'arche errante
le rameau vert.*

*C'est le lis, plus blanc que l'hermine,
qui dans son sein cache un trésor,*

*& tremble quand chaque étamine
le couvre d'or.*

*C'est le sylphe aux ailes de gaze
qui lutine autour du foyer ;
la nuit, je sens son vol qui rase
mon oreiller.*

*C'est l'étoile pâle et voilée ,
le blanc messager du matin
qui conduit l'âme consolée
dans son chemin.*

*C'est l'arc de céleste alliance ,
rayon du prisme aux sept couleurs ,*

*qui descend comme une espérance
au fond des cœurs.*

*C'est l'ange aux ailes diaphanes,
le bel ange silencieux,
qui, loin des voluptés profanes,
montre les cieux.*





A DEUX
PORTRAITS D'ENFANTS

« Bien plus heureux que nous,
vous n'avez fait que tremper vos
lèvres dans cette coupe d'amer-
tume qu'il nous faut épuiser. »

CHESSIER, *ministre protestant.*

Dans votre cadre à rosette dorée,
couple mignon, si vous restiez toujours ;
dans le giron d'une mère adorée,
pauvres petits, si vous passiez vos jours ;

de vos doux yeux où rayonne la vie
on ne verrait jamais couler des pleurs ;
d'un gai réveil la nuit ferait suivie
& du matin vous n'auriez que les fleurs.
Mais pourrons-nous vous garder & vous fuivre,
& vous tenir jusqu'au bout par la main ?
car l'avenir vous ouvre le chemin,
pauvres petits ! — A votre tour de vivre.



Couple innocent, faut-il vous laisser croire
que cette vie est un reflet du ciel,
& que la coupe où vos lèvres vont boire
est jusqu'au fond toute pleine de miel ?
que le talent trouve toujours la gloire,
que l'orphelin ne manquera de rien,
que le bon droit a toujours la victoire,

que la faiblesse a partout un soutien ;
que l'intrigant se trahit et se livre ,
que le pervers trouve son châtement ,
que le trompeur se souvient d'un serment ?
Pauvres petits, — à votre tour de vivre !



Je le fais, moi, le secret de la vie ;
si vous voulez porter le poids des jours ,
pour conjurer l'égoïsme & l'envie ,
pauvres enfants ! aimez , aimez toujours.
Vous avez vu comme la fleur aspire
vers le rayon de vie & de clarté :
que votre cœur comme elle ne s'inspire
qu'au pur rayon d'amour, de charité.
Dans votre cadre à rosette dorée ,
couple mignon , aimez , aimez toujours ;

que votre cœur, en féconde rosée ,
à tout malheur porte un tendre secours,
& que le ciel foit pour vous comme un livre,
un livre ouvert où Dieu fait épeler
les doux enfants qu'il y veut appeler.
Pauvres petits ! — à votre tour de vivre.



LE GANT DE MIGNON

*A ces chastes transports bornons notre tendresse ;
craignons des voluptés le prestige enchanteur ;
des plaisirs d'un moment la délirante ivresse
nous pourrait coûter le bonheur.*

Mme DUFRENOY

*Que le ciel était beau ! que la terre était belle !
Je m'en souviens toujours ; — oui, mais s'en souvient-elle ?
Car le cœur de la femme est un sable mouvant
où ce que l'on écrit ne reste pas souvent.*

*J'avais relu cent fois sa lettre parfumée.
Ce pli mystérieux, oracle de l'almée,
voulait tout dire : ou bien c'était de l'amitié ;
peut-être de l'amour — ou bien de la pitié.*

*Trop faible pour parler, je lui portais l'emblème
du culte & du respect que l'on rend aux dieux même.
Je lui portais des fleurs, des parfums & des fruits.
— Échappons, me dit-elle, à la ville, à ses bruits.
Aussitôt, entraînés dans un coupé rapide,
nous aurions bien touché — les colonnes d'Alcide,
sans savoir seulement quel chemin nous prenions.
Par les stores baissés, si nous apercevions
le pied d'un cavalier, le pli d'une dentelle,
le rameau d'un buisson, ou le bout d'une ombrelle,
c'était tout ; — mais, vraiment, nous n'avions rien à voir
& nos yeux rayonnants nous servaient de miroir.*

*J'étais inanimé, sans force & sans parole ;
elle me prit la main. — Êtes-vous une idole ?
me dit-elle en riant ; nous voilà tous les deux.
Ne le vouliez-vous pas ? n'êtes-vous pas heureux ?
Et tandis qu'avec grâce elle levait son voile ,
je voyais son front pur briller comme une étoile.*

*Mignon ! dis-je , est-ce moi , & comment suis-je ici ?
Mignon , est-ce bien vrai que vous m'avez choisi ?
Vous , la beauté , l'esprit , le talent , le génie ,
la jeunesse , le charme & la grâce infinie ,
vous , Mignon , vous m'aimez ? dites , me trompez-vous ?
— Ou plutôt trompez-moi , que j'entende à genoux
l'harmonieux écho de la douce parole
qui soutient & fait vivre & ranime & console !
Parlez , parlez toujours , — prolongez mon erreur ;
ils dureront trop peu ces éclairs de bonheur ;*

*Mignon, je suis à vous, que mon destin s'achève ;
mais, — je me souviendrai que j'ai fait un beau rêve.*

*Ingrat ! me dit Mignon, incrédule Thomas
qui me voit & me touche, & qui ne me croit pas !
Et pourquoi suis-je ici, sinon parce que j'aime ?
La preuve, me dis-tu ? La preuve, c'est moi-même.
Tu souffrais, tu mourais ; je viens te consoler,
& tu n'es pas heureux ? — Comment faut-il parler,
pour te rendre la foi, te rendre l'espérance,
& de ton cœur craintif bannir toute souffrance ?
C'est ainsi qu'en mon sein s'épanchait sa bonté
si calme & si touchante en sa simplicité.*

*Mignon, dis-je en pleurant, vous êtes donc un ange ?
mais que pourrais-je, moi, vous donner en échange ?*

*Je ne fais que deux mots à vous dire à genoux ;
c'est : Je t'aime & merci ; mais — il me faut un gage ,
ou bien je ne crois rien de ce trompeur mirage .*

*Le gage est dans mes yeux ; ne me demande rien ,
dit Mignon . Je t'en prie ; & puis , quel autre bien
veux-tu donc exiger , & que pourrais-tu craindre ?
n'ai-je pas assez fait ? Ami , loin de nous plaindre ,
jouissons du présent ; nos cœurs sont réunis ,
restons sages & purs dans notre paradis .*

*Va , tu n'auras jamais des heures plus heureuses ;
ma main est dans ta main , & nos âmes rêveuses
se touchent dans le ciel , comme le font nos mains .*

*Laiçons les vains plaisirs aux vulgaires humains !
Qui sait si pour une heure , un instant de faiblesse ,
tu ne pleureras pas sur cette folle ivresse .*

*Je demande pitié , car si je suis ici ,
je fais le noble cœur que mon cœur a choisi .*

*Tu veux savoir pourquoi je te crois & je t'aime ?
C'est que je t'ai compris , comme un autre moi-même ,
c'est que tous tes instincts sont grands & généreux ,
c'est que tu ne veux pas m'avilir à mes yeux ,
c'est que tu demandais une âme pour ton âme
& non pas l'aliment d'une vulgaire flamme ;
va , je suis bien à toi ! si tu demandes plus ,
bientôt tu pleureras sur nos beaux jours perdus.*

*Elle parlait ainsi ; mais je lui dis encore :
Ange de la raison ! cher ange que j'adore ,
Mignon ! je voudrais être & plus sage & meilleur ,
& plus digne de toi ; mais , moi , — pour mon malheur ,
je ne suis pas un ange ; — il faut que ta tendresse
me sauve & vienne en aide à toute ma faiblesse.
— Je demande si peu ! Laisse-moi seulement
retenir ta main nue , & défaire ton gant.*

*Alors , je comprendrai que rien ne nous sépare ,
& ta main calmera ma tête qui s'égare .*

*— Et la douce Mignon , soit amour , soit pitié ,
à mes vœux suppliants se prêtait à moitié .*

*— Mais quand à ma merci cette main s'est rendue...
je ne me souviens plus ! Ma tête était perdue .*



1870

COMPLAINTE

DU TOURNEUR

Le tourneur fidèle à l'ouvrage,
heureux dans son pauvre grenier,
le dos penché, le front en nage,
guide le volant régulier.

Sous ses doigts l'érable docile
comme une cire f'amollit,
f'arrondit, brille & se polit ;
rien ne lui paraît difficile.
Zon, zon, zon, file, file, file,
le volant fuit comme le vent ;
zon, zon, zon, le tourneur habile,
le bon tourneur tourne en rêvant.

Il rêve à la ligne onduleuse
qui fortira de ses copeaux ;
plein d'une confiance heureuse,
en Espagne il fait des châteaux.
— Mais bientôt il entend la plainte,
la plainte amère du malheur,
est-ce un voisin dont la douleur
f'exhale d'une voix éteinte?

Zon, zon, zon, file, file, file,
le volant fuit comme le vent ;
zon, zon, zon, le tourneur habile,
le bon tourneur tourne en rêvant.

C'est une belle défolée,
pauvre orpheline, sans soutien,
qui, dans sa mansarde isolée,
gémît sans secours & sans pain.
— Ne pleurez plus, dit-il bien vite,
car le malheur fait l'amitié ;
de mon pain prenez la moitié,
consolez-vous, pauvre petite.
Zon, zon, zon, file, file, file,
le volant fuit comme le vent ;
zon, zon, zon, le tourneur habile,
le bon tourneur tourne en rêvant.

Venez, j'aurai cœur à l'ouvrage,
l'amitié fait le dévouement;
on tourne avec plus de courage
quand on tourne par sentiment.
— La belle enfant se laissa faire
& suivant son nouvel ami,
dit : Que le malheur soit béni,
si c'est lui qui me donne un frère.
Zon, zon, zon, file, file, file,
le volant fuit comme le vent :
zon, zon, zon, le tourneur habile,
le bon tourneur tourne en rêvant.



LE SOURIRE

DE MIGNON

*Vous admirez Mignon, vous dites qu'elle est belle,
que dès qu'elle paraît on ne regarde qu'elle,
que ses yeux sont divins, que son parler est doux,
que le cœur le plus froid en la voyant soupire,*

5.

*que vous voudriez bien la servir à genoux.
Vous dites qu'elle est belle. Eh bien, qu'en savez-vous,
si vous n'avez vu son sourire?*



*Vous n'avez contemplé que sa beauté sévère
& son regard profond que la douceur tempère.
Vous dites qu'elle est belle, & vous ne savez pas
qu'elle peut d'un regard vous briser sous ses pas,
car ses yeux disent plus que sa voix ne peut dire;
donc vous croyez l'aimer, mais vous ne l'aimez pas,
si vous n'avez vu son sourire.*



*Vous vous émerveillez devant la Galatée
par l'artiste rêveur au marbre disputée;
vous caressez des yeux les suaves contours*

*de ce marbre glacé, beau comme les amours.
Vous vous imaginez que l'idole respire ;
vous restez en extase & donneriez vos jours
pour voir ce marbre vous sourire.*



*Si vous priez devant la sublime Madone
qui porte dans ses bras le Sauveur qui pardonne ;
humble, vous vénerez la céleste beauté
où la candeur s'allie avec la gravité..
Ce n'est que du respect que son regard inspire,
& vous donneriez bien toute l'éternité
pour voir la Vierge vous sourire.*



*O mon cœur, tu le fais, j'ai vu, moi qui te parle,
plus que la Galatée et que la Vénus d'Arle,*

*plus que la douce image à l'auréole d'or
que le croyant supplie au sommet du Thabor.
Un soir j'ai vu Mignon, laissant tomber sa lyre,
s'endormir sur mon sein, comme l'enfant s'endort,
s'endormir avec un sourire.*

UNE
NOCE A LA VILLE

Vous ne savez pas la grande nouvelle ?
Et si le premier je vous la révèle,
que me donnez-vous ? — Il ne s'agit pas
du très-érudit *Journal des Débats*,
ni d'un incident bien diplomatique,
ni d'un beau discours bien académique,

ni du long roman d'un illustre auteur,
ni du *ré* bémol du nouveau chanteur,
ni de ce qu'ont fait la cour et la ville ;
c'est mieux que cela. — Je le donne en mille :
— Les pois sont en fleur.

Les pois sont en fleur ! Est-il bien possible !
Qui de nous pourrait rester insensible
au simple énoncé de ce *Fait-Paris* ?
Pas même un bourfier. — Je tiens les paris.
Que vont devenir nos grands politiques,
si divertissants dans leurs polémiques ?
Quel banquier voudra coter des valeurs ?
car c'est le printemps, — la vigne est en pleurs :
(on est si méchant qu'on ne fait qu'en rire)
&, comme j'avais l'honneur de vous dire :
— Les pois sont en fleurs.

Les pois font en fleurs ; & les hirondelles
au terme d'avril font toujours fidèles.
Si vous demandez comment j'ai compris
les derniers discours des Wighs et Torys ;
si nous pourrons voir bientôt l'Angleterre
sans pont ni bateaux , — en passant sous terre ;
si j'aime la blonde avec ses langueurs ,
ou plutôt la brune aux vives couleurs ,
sur quelle beauté mon regard s'arrête ?
J'ai bien réfléchi ; ma réponse est prête :
— Les pois font en fleurs.

Les pois font en fleurs ! Du plus doux sourire
en nous saluant , avril semble dire :
Croyez au printemps , croyez aux amours !
& ce printemps-là durera toujours.
On avait bien vu jadis des querelles ;

croyez cette année aux époux fidèles ,
au ciel sans nuage , aux beaux yeux sans pleurs ,
aux nuits sans alarme , aux jours sans malheurs .
Et si vous preniez l'air mélancolique ,
j'ai mon argument toujours sans réplique :

— LES POIS SONT EN FLEURS .

Avril 1858.



LE MONDE A DEUX

*Là point d'œil curieux, point de langues traîtresses
n'oseront épier ou blâmer nos caresses ;
nous n'aurons pour témoin qu'un ciel propice et doux,
qui semble s'abaisser entre le monde et nous.*

Mme TASTU.

*Vivre seuls au sein de la foule,
tous deux glissant au fil de l'eau,
sur le flot d'humains qui s'écoule ;
Dieu que c'est beau ! — Dieu que c'est beau !*

*Traverser la ville agitée ,
palpitante , & quand vient le soir
de mille feux diamantée ,
& n'en rien voir , — & n'en rien voir.*

*Près de la vanité railleuse
qui se pavane & se fait voir,
près de la richesse orgueilleuse
ne rien avoir, — ne rien avoir.*

*Passer près de la foule avide ,
qui veut de l'or & du pouvoir ;
des restes du banquet splendide ,
ne rien vouloir, — ne rien vouloir.*

*Se mirer au cristal de l'onde
dont rien ne trouble le miroir ;
des grands bruits qui troublent le monde
ne rien savoir, — ne rien savoir.*

*Modérer le char qui s'élance,
vouloir en ralentir le cours ;
trouver le temps & la distance
toujours trop courts, — toujours trop courts.*

*Tous deux seuls, étrangers au monde,
cachés comme au fond d'un tombeau,
du fleuve oubli savourer l'onde,
Dieu que c'est beau ! — Dieu que c'est beau !*

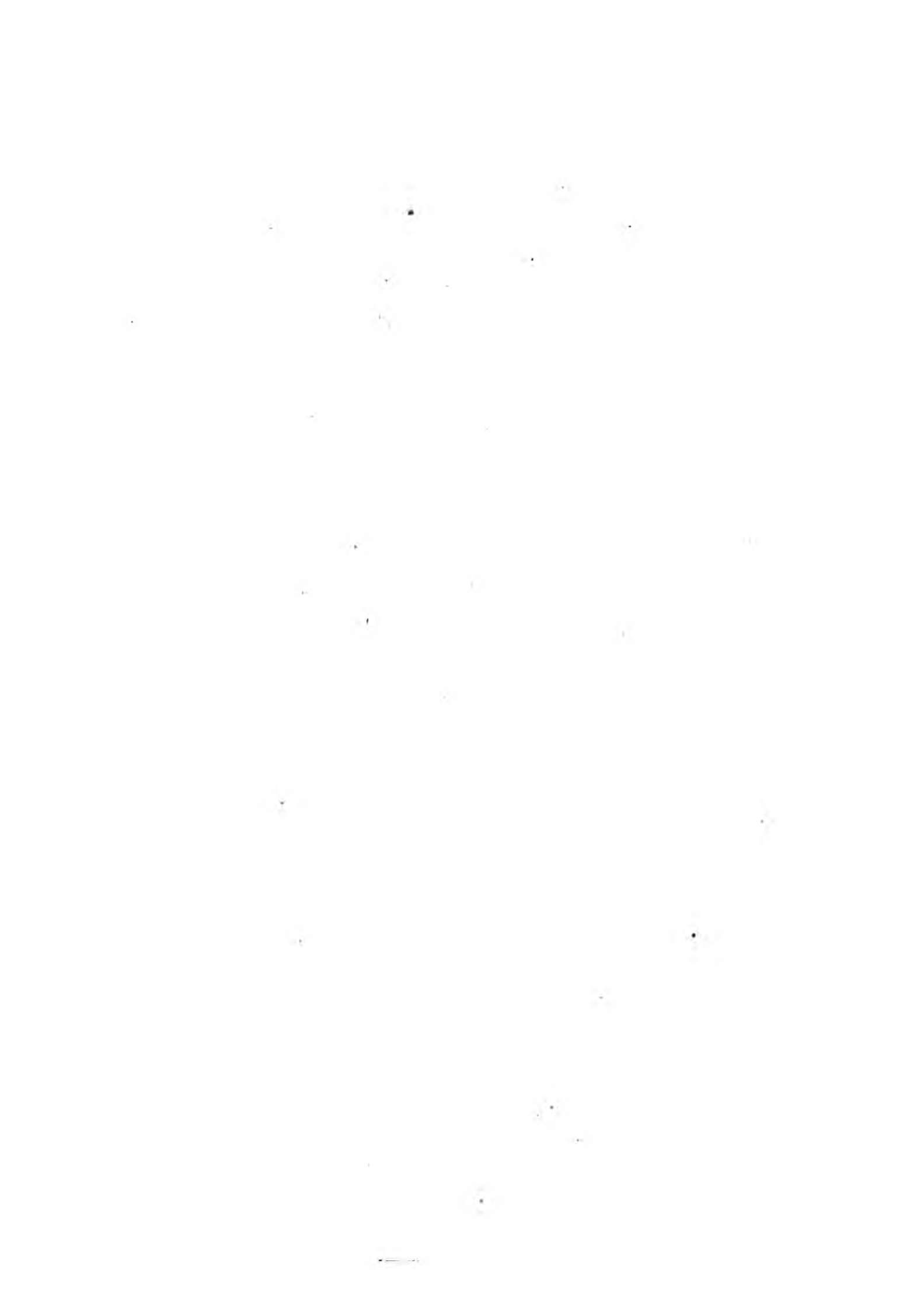
*Quand on a goûté ce breuvage ,
plus de passé , plus d'avenir !
Comment regagner le rivage ?
Que devenir ? — que devenir ?*

*Du bonheur j'ai brisé le vase ,
Mignon , je n'ai plus qu'à souffrir ;
après le délire & l'extase ,
il faut mourir , — il faut mourir .*

*Vois comme il traverse l'espace
le beau couple de Rimini !
Comme il monte prendre sa place
dans l'infini ! — dans l'infini !*

*De tes ailes fais-moi des voiles ;
donne-moi tes lèvres de miel.
Voguons au delà des étoiles,
au fond du ciel ! — au fond du ciel !*





LILIA

IMITÉ DE L'ANGLAIS DE TENNYSON.

Praying all I can,
If prayers will not hush thee
Airy Lilian
Like a rose-leaf I will crush thee
Fairy Lilian.

A. TENNYSON.

Lilia , charmant lutin ,
m'aimes - tu , petite folle ?
Pourquoi ce regard mutin ?
As-tu perdu la parole ?

Pourquoi passer ton chemin
avec un éclat de rire ?
Tu ne veux donc rien me dire ?
M'aimes-tu, méchant lutin ?



Écoute ce pauvre cœur,
Lilia, comme il t'appelle !
Mais tu ris de ma douleur,
fous ta guimpe de dentelle.
Avec ta simplicité,
que d'innocente malice !
Tu comprends tout mon supplice,
c'est ce qui fait ta gaieté.



Lilia, fleur de printemps,
pleure un peu, je t'en supplie ;

peux - tu rire si longtemps
en voyant ma rêverie !
Quand ton sourire moqueur
glisse sur tes lèvres roses ,
il me semble que tu poses
un fer rouge sur mon cœur.



Tu ne veux pas m'écouter ,
tu te ris de ma prière !
Je saurai bien te dompter ;
je te plierai comme un lierre.
Lilia , je te ferai
rire au moins pour quelque chose !
— Comme une feuille de rose ,
enfant , — je te briserai.





LA CHARITÉ

*Quand elle s'éloigna , Mignon , la douce almée
qui m'a touché le front de sa lèvre enflammée ,
il resta du bonheur plus qu'on n'en peut porter
sans mourir , & mon cœur tout prêt à déborder ,
en invoquant Mignon , distillait goutte à goutte
tous les plaisirs passés , comme l'oreille écoute*

*une voix bien aimée après qu'elle a pleuré.
Je renaisais heureux, puissant, transfiguré ;
j'aurais voulu verser sur toute la nature,
sur tout être souffrant, sur toute créature,
cet excès de bonheur dont j'étais exalté ;
car amour c'est puissance, amour c'est charité.*

*Venez à moi douleurs, plaintes, misère, alarmes,
venez, vous qui pleurez, je sécherai vos larmes,
venez, vous qui souffrez, & vous serez guéri ;
on peut donner toujours sans en être appauvri,
car le cœur qui s'épanche est la source féconde
qui verse un or plus pur que tout l'or de Golconde.
Je suis le messager de l'ange de bonté ;
Mignon veut dire amour, — amour, c'est charité.
Donc, prenez & mangez ; c'est largesse, largesse !
Au doux nom de Mignon il n'est plus de tristesse ;*

*aux rayons du matin il n'est plus de ciel gris ,
aux rayons de l'amour tous les cœurs sont guéris .*

*Ah ! s'ils savaient tous ceux que le malheur décime ,
qu'il est un mot d'amour qui sauve & qui ranime ,
& qu'ils n'ont que ce mot à me dire tout bas
pour me prendre le cœur & retenir mes pas !*

*Oui ! quelquefois le soir , au détour d'une rue
je rencontre une mère , une pauvre inconnue ,
qui porte deux enfants ; ils ne savent qu'un nom ,
mais si vous entendiez quand ils disent Mignon ,
ce nom que le matin leur répète leur mère ,
& qu'elle leur redit le soir dans la prière !
si vous les entendiez , ces anges du malheur ,
quand un rayon d'espoir dissipe leur pâleur ,*

*par ce mot captivant votre âme retenue
ne repousserait pas l'enfance pauvre & nue ;
par ce nom vous aussi vous seriez ranimé :
Mignon veut dire amour. — Et vous avez aimé !*



UNE
NOCE AU VILLAGE

Vous avez entendu ce matin le curé ;
ce soir, si vous voulez, c'est moi qui parlerai.
C'est encore un sermon ; vous ne vous doutiez guère
de trouver un sermon dans le fond de mon verre.

Votre digne pasteur vous a fait entrevoir
qu'il n'est pas de bonheur pour nous sans le devoir,
que la religion est notre seul refuge,
& l'arche de salut qui sauve du déluge ;
que sans la charité, l'amour & l'amitié,
le cœur se rétrécit & ne vit qu'à moitié.
Je voudrais à mon tour vous faire l'inventaire
des biens qui ne sont pas cotés chez le notaire,
des trésors que fournit la médiocrité,
& que nous possédons sans avoir hérité.

Avez - vous remarqué que les plus belles choses
ne coûtent jamais rien ? que le parfum des roses,
que la splendeur des cieux, la chaleur du soleil,
le charme du printemps, les douceurs du sommeil,
tout cela ne peut pas s'acheter à la halle ?
Dieu nous l'a prodigué d'une main libérale.

Ce qui coûte bien cher, ce n'est pas notre pain ;
c'est le *qu'en-dira-t-on*, c'est l'avis du voisin ;
c'est toujours le voisin dont l'œil nous préoccupe,
qui fait notre budget & qui nous prend pour dupe.
Mais vous, qui n'écoutez que la sage raison,
le bonheur vous viendra trouver à la maison.
Vous avez l'amitié, vous avez la sagesse,
vous avez la santé, la force & la jeunesse.
De parents et d'amis vous êtes entourés ;
croyez aux jours heureux qui vous sont préparés.

Que font les millions de... *Bertrand* ou *Macaire*,
si l'un est impotent & l'autre poitrinaire ?
Ils ont bien des châteaux que pour eux on bâtit ;
mais ils ne marchent plus & n'ont pas d'appétit.
Et vous, quand du labeur la tâche terminée,
revenant à la fin d'une belle journée,

vous vous retrouverez à la face du ciel,
le pain fera pour vous aussi doux que du miel ;
& la petite chambre , où la famille unie
se repose le soir, de Dieu sera bénie.
Car il n'est , comme on dit , pas de petit *chez-soi* ;
l'important , c'est toujours l'accueil qu'on y reçoit.
Le meilleur vin toujours se boit en petit verre ;
dans les plus grands tonneaux on ne met que l'eau claire ;
& pour me résumer, on l'a dit de tout temps :
C'est dans les petits pots qu'on met les bons onguents.

Avril 1858.



QUAND

ELLE ÉTAIT PETITE

*Quand elle était petite, elle était si mignonne,
si gentille, si sage & gracieuse & bonne,
que les voisins toujours voulaient la détourner
& ne se pressaient pas de nous la ramener.
Elle fut prise un jour par nos religieuses*

*qui voulaient la garder, disant, toutes joyeuses,
qu'il fallait faire voir cet ange à Monseigneur,
de ce pieux troupeau le bien aimé pasteur.*

*C'était un de ces jours attendu par les vierges,
jour où le saint autel est scintillant de cierges,
où tout est en émoi dans le calme couvent,
où le cœur est plus tendre & l'amour plus fervent.
On effeuille la rose, on se presse, on couronne
des plus splendides fleurs le front de la Madone;
on sable le jardin, jusqu'à la cour d'honneur;
il faut penser à tout : on attend Monseigneur.*

*Quand on a bien choyé, baisé la mignonnette,
les sœurs font en riant l'apprêt de sa toilette.
On lui passe un manteau de brocart si brillant
qu'on en verrait pâlir les soleils d'Orient.*

*On ceint d'un nimbe d'or son front candide & calme,
dans ses petites mains on assure une palme:*

*C'est un vrai chérubin; c'est un ange de plus,
comme nous n'en verrons qu'au séjour des élus.*

Où placer maintenant la petite merveille?

*Chacun dit son avis, on discute, on conseille;
on se décide enfin pour la niche d'un saint
qui, dans le grand parloir, restait vide à dessein.*

*Elle serait exprès construite sur mesure,
qu'elle n'encadrerait pas mieux la miniature.*

*Puis on groupe alentour des cierges & des fleurs
doublant dans les cristaux leurs feux & leurs couleurs.*

*Enfin, c'est Monseigneur qui passe à la chapelle;
c'est le pasteur suivi de son troupeau fidèle.*

Le cortège se forme & s'arrête au parloir

*disposé pour la fête en brillant reposoir.
L'encens fume & l'autel rayonne de lumière,
Monseigneur à genoux récite la prière,
bénit les assistants, se lève, & c'est alors
que l'enfant, sous ses pas, jette le rameau d'or.*

*Et le prêtre surpris contemple cette image
à l'aurole d'or, à la robe de mage;
puis prenant dans ses bras la radieuse enfant,
lentement sur le front il la baise en pleurant.
Il amena Mignon devant le tabernacle,
& quand il la bénit, ce fut un doux spectacle
d'admirer la beauté, la grâce & la candeur
s'inclinant sous la main de l'austère pasteur.*

*Pauvre innocent, dit-il; ah! pauvre petite âme
qui conserves du ciel la sainte & pure flamme!*

*Cher exilé d'en haut, cher ange déporté,
Dieu laissa sur ton front le sceau de sa beauté.
Garde-toi de ternir cette fleur d'innocence
qui révèle à nos cœurs ta noble provenance;
& tu seras pour tous l'ange consolateur,
& le reflet vivant du divin Créateur.*



L'AVEUGLE

AU MARCHÉ DES INNOCENTS

d'après un tableau

DE J. CHARLES TARDIEU

On ne peut trop louer dans les halles centrales
l'asile hospitalier que des mains libérales
ouvrent si largement aux mille producteurs
qui fervent tous les jours des milliers de mangeurs.

J'applaudis des deux mains , car celui qui travaille
méritait un peu mieux qu'un abri sous la paille.
Pour moi, j'aimerais voir la Bourse en un taudis
& dans un Panthéon les marchands de radis.

Nous devons bien au moins une ruche aux abeilles.
Faut-il aux vendangeurs marchander les corbeilles?
Le pauvre qui me vend pour un fou de mouron
est plus digne à mes yeux que le courtier marron
qui, traînant les badauds dans sa sombre officine,
hérîte sans pudeur de ceux qu'il affaffine ,
& pour se reposer de ses nobles travaux
va finir sa journée aux *Frères Provençaux*.
Ainsi c'est pour le mieux, mais c'est moins pittoresque;
je ne vois que festons, je ne vois qu'arabesque,
pilastres & rinceaux; c'est presque un objet d'art,
& c'est un peu beaucoup pour y vendre du lard.

Les choux & les lapins , les perdrix , les pastèques
font rangés en rayons dans ces bibliothèques.

On y parle à présent un langage choisi ,
le pied ne glisse plus sur un pavé moisi.

On y marche à pied sec sur une blanche dalle.

C'est un jardin sablé ; ce n'est plus un dédale ;
c'est comme un *fiat lux* au sein des falsifs
qui ne se trouvaient pas mieux dans le Paradis,
où tout était si bien à son rang , à sa place.

Et pourtant le chaos avait aussi sa grâce.

Je parle ici du vieux marché des Innocents ;
tout était de travers & tout à contre-sens ,
c'est vrai ; mais nous avons le sauvage , l'agreste ,
le bruit & l'imprévu , les gros mots & le reste.

L'artiste y saisissait parfois un heureux trait.

Dans le Louvre j'en ai retrouvé le portrait.

On voit des deux côtés de longs rangs de boutiques ;
leurs toits bas sont portés par des piliers étiques.
Au fond la halle aux draps & son triste donjon,
& la belle fontaine, œuvre de Jean Goujon.
Sous les hangars fuintants défilent les cohortes
des acheteurs pressés, des bourgeois accortes,
& sur les premiers plans s'entassent à foisons
les marchandes de fruits & des quatre saisons.
On s'écrase les pieds, car la place est bien chère,
& s'il vient à pleuvoir, il ne pleut pas par terre.
Frituriers ambulants, marchandes de poisson,
dans ce charmant concert chantent à l'unisson.
On rit, on se dispute, on crie, on hurle, on beugle..

Or, imaginez-vous le plus candide aveugle,
avec sa face blême & conduit par son chien ;
il marche gravement sans se douter de rien.

— Pauvre aveugle, messieurs & dames charitables !...

— Bon ! il vient se heurter sur les tréteaux des tables.

O désastre ! ô malheur ! tous les oignons à bas !

Tous les beaux oignons blancs si bien rangés en tas !

On se fâche un moment, puis on ne fait qu'en rire,

l'aveugle va toujours. — Mais ce n'est pas le pire :

le chien, le traître chien oubliant son devoir,

aperçoit un enfant, & le goinfre veut voir

ce que l'enfant tient là dans sa grande fouprière

où si complaisamment il plonge sa cuillère.

Le chien ne songe guère au maître infortuné

qui contre une furie arrive nez à nez.

Celle-ci ne rit pas, & quand roulent par terre

les trésors entassés sur son frêle éventaire,

quelle grêle de coups tombe sur son chapeau !

l'aveugle y disparaît comme au fond d'un boisseau,

pendant qu'en se roulant des poliffons avides

cueillent dans le ruisseau les pommes d'Hespérides.

L'un défend comme il peut sa pile de sabots,
l'autre, les bras tendus, réclame pour ses pots ;
tandis qu'indifférente, une fraîche nourrice
en berçant son enfant fourit avec malice.
Les cris de la mégère & les cris des enfants,
les cris du pauvre aveugle & les cris des passants,
font un charivari digne des Bacchanales.
On dirait que le cadre est garni de cymbales,
— car *ce n'est qu'un tableau de Jean-Charles Tardieu* ;
je n'ai pas inventé les acteurs & le lieu,
& ce que j'ai décrit vous le verriez au Louvre.

Le dimanche matin, dès que la porte s'ouvre,
j'aime à suivre en entrant les braves ouvriers
& les petits bourgeois qui sont prêts les premiers.
Ils estiment assez les tableaux de bataille,
& le soldat qui frappe & d'estoc & de taille ;

mais ils cherchent partout l'habit de Romulus
qui depuis cinquante ans menace Tatius.

— Les muguets de Lancret & leur tendre langage,
les bergers de Watteau & leur doux badinage,
cela n'est pas pour eux aussi clair que le jour ;
Ils n'y comprennent rien, passent & vont toujours.

Ils arrivent devant le carreau de la Halle,
& les voilà chez eux ; la joie est générale.
« — Comme c'est ça, dit l'un, *Marché des Innocents !* »
Puis il parle aux chalands, reconnaît les passants.
« Attention, là-bas, casse-cou, mon pauvre homme !
« Ne frappe pas si fort, toi, marchande de pomme.
« Est-elle donc méchante ? un vieux qui n'y voit pas !
« C'est la faute du chien. — Holà ! Médor, à bas !
« Hé ! moutard, donne-lui des bons coups de cuillère ? »

Pour mieux voir le tableau la foule fuit derrière.
J'entends les connaisseurs approuver à leur tour ;
— mais je suis plus touché des rustiques discours,
de la franche gaité de ce bon populaire
qui peut-être à la halle a porté l'éventaire...

Et pensif, je me dis : l'artiste n'est pas mort ;
puisqu'il les fait parler, c'est qu'il leur parle encor.
— Et puis je me souviens ! — J'admire la pensée
qui survit, quand la main pour toujours est glacée.



NOTICES

JEAN-CHARLES TARDIEU, peintre d'histoire & de genre, habituellement appelé Tardieu-Cochin, né à Paris, le 3 septembre 1765, fils de Jacques-Nicolas Tardieu & d'Élisabeth-Claire Tournay. Il fut élève de Regnault & profita des conseils comme de la bienveillante amitié de son parent le chevalier Cochin, dont il était en quelque sorte le pupille. Il est mort à Paris, le 3 avril 1830.

Artiste passionné pour son art, ingénieux dans ses compositions, Jean-Charles Tardieu exposa à divers salons des tableaux qui obtinrent un franc succès. La plupart de ses œuvres sont dans les collections publiques; parmi celles qui ont été le plus remarquées on peut citer : *la Halte en Égypte, Jean Bart à la cour, la Conversion du duc de Joyeuse, l'Aveugle au marché des Innocents*. Après ces quelques mots sur le talent du peintre, rappeler les excellentes qualités de l'homme, ce ferait s'écarter du but de ce travail, où l'on a voulu seulement rassembler des renseignements sur un certain nombre d'artistes & sur leurs ouvrages.

(Extrait des ARCHIVES DE L'ART FRANÇAIS; notice sur les Tardieu, les Cochlin & les Belle, graveurs & peintres, par ALEXANDRE TARDIEU.)

TARDIEU (Jean-Charles), peintre d'histoire, fils de Nicolas Tardieu, & petit-fils d'Henri Tardieu, tous

deux académiciens, graveurs du roi, né à Paris en septembre 1765, élève de Regnault. Il a exposé successivement au Musée royal, de 1806 à 1822, un grand nombre de tableaux, la plupart commandés ou acquis par le gouvernement, & qui ont trouvé place dans les galeries du Luxembourg, de Versailles, de Saint-Cloud, de Fontainebleau, de Compiègne; dans les Musées de Rouen, de Befançon, & dans les cathédrales de Rouen, Nîmes, Lons-le-Saulnier. — Voici les plus importants :

1806. — La Mort du Corrège.

1808. — L'empereur Napoléon reçoit la reine de Prusse à Tilsitt (Château de Versailles.)

1810. — Un officier français faisant soigner un prisonnier arabe après le siège de Benhout. (Collection Denon.) — Un Jeune homme entre le vice et la vertu.

1812. — Narocki, Polonais, âgé de 117 ans, est présenté à Napoléon, qui lui fait une pension.

- Halte de l'armée française à Syène en Égypte. (Musée de Versailles.)
1814. — Frédéric-Guillaume chez le grand Frédéric. Une scène du marché des Innocents. (Musée du Louvre.)
1817. — Louis XVIII fait une rosière à Mitau. — Jean Bart à la cour de Versailles. (Maison du roi.) — Le Cri de l'innocence. (Duchesse douairière d'Orléans.)
1819. — Clio inspirée. — Conversion du duc de Joyeuse. — Susanne au bain. — Une famille de Centaures.
1822. — Allégorie. — Trait de clémence de Louis XII. (Maison du roi.) — La Samaritaine. (Cathédrale de Rouen.)

Nous citerons encore de cet artiste : Ulysse reconnu par Euriclée; — Agamède & Trophonius; — Jésus-Christ chez Marthe & Marie; — Première messe de saint Vincent de Paul; — un Veuf au tombeau de sa

Femme (le prince de Prusse); — les Bacchanales (prince de Marialva); — une fuite de cartons, sujets historiques (Garde-meuble de la couronne); enfin des copies de plusieurs tableaux de sainteté d'après Philippe de Champaigne, &c.; commandées par la maison du roi.

Charles Tardieu avait remporté, en 1790, le deuxième grand prix de peinture.

(DICTIONNAIRE DES ARTISTES CONTEMPORAINS.)

REVERIE

*Quand Mignon passait, les folles abeilles
venaient effleurer ses lèvres vermeilles.
Les épis des blés, les roses des bois
se penchaient aussi pour toucher ses doigts.*

*Tout n'était qu'amour & que rêverie ;
dans son lit d'argent le ruisseau glissait
courant après elle , & le vent baisait
l'herbe sous ses pieds à peine fléchie ,
quand Mignon passait.*

*Quand Mignon chantait , cette voix bénie ,
versait sans compter des flots d'harmonie.
Des chaînes d'argent , des liens de fleurs
comme en des filets retenaient les cœurs.
Tout n'était que charme & que mélodie.
Pour mieux l'écouter l'enfant se pendait
tout près de sa bouche , & l'âme aspirait
les parfums subtils de la poésie ,
quand Mignon chantait.*

Quand Mignon pleurait , la terre était sombre ,

*le ciel était gris, tout était dans l'ombre.
Soleil sans rayons, couleurs sans clarté,
printemps sans parfums, roses sans beauté,
oiseaux sans amour, ruisseaux sans murmure,
tout voulait mourir, tout dépérissait.
Reflet de ses yeux, la fleur languissait;
sa peine attristait toute la nature,
quand Mignon pleurait.*

*Quand Mignon dansait, les nymphes légères
prenant en riant l'habit des bergères,
voulaient se mêler gaîment à ses jeux
en groupe folâtre, ou bien deux à deux.
Mignon se perdait parmi les plus belles,
pas une beauté ne la dépassait.
Son ami pourtant la reconnaissait*

*au parfum de l'air, au vent de ses ailes ,
quand Mignon dansait.*

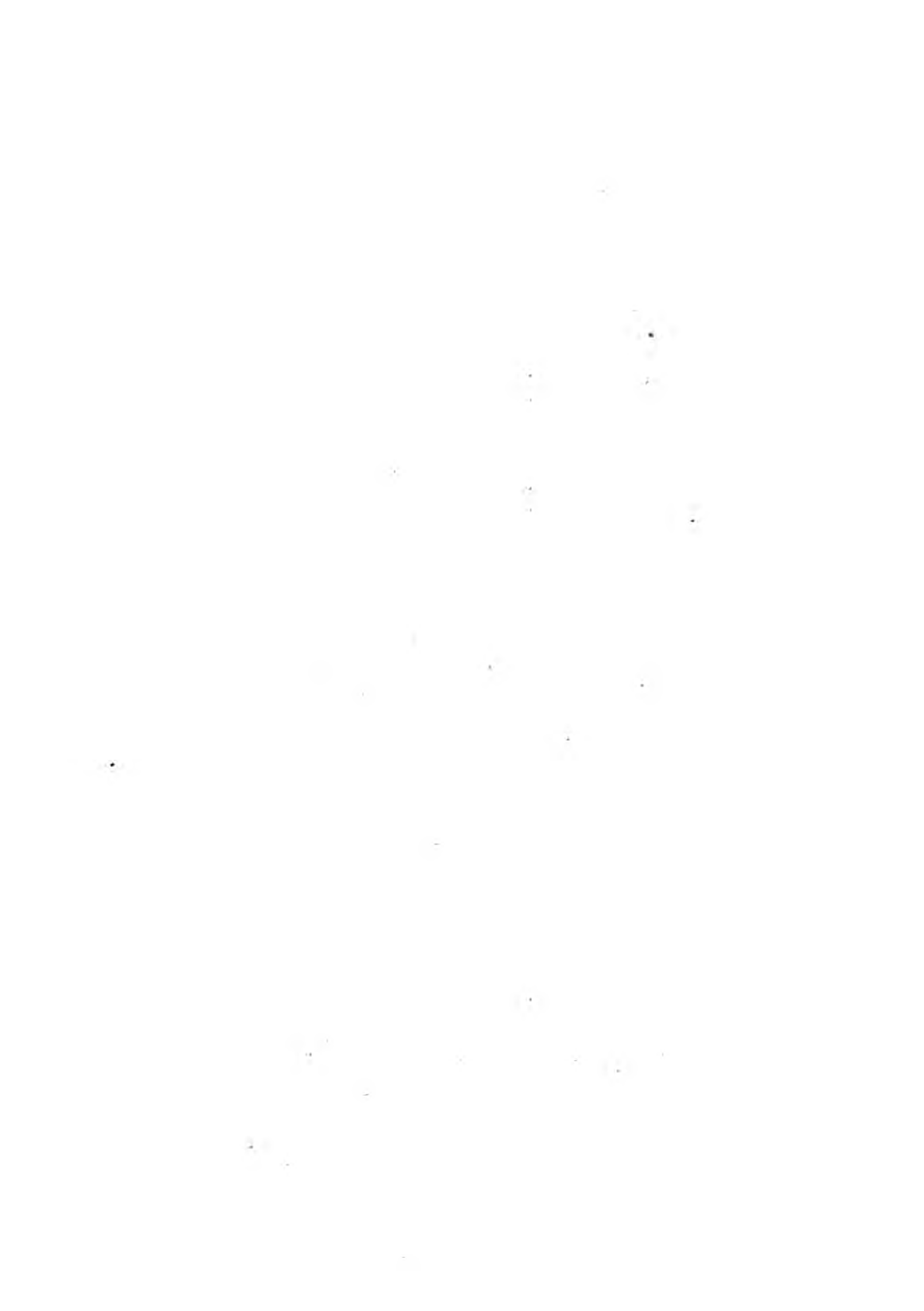
*Quand Mignon dormait, les palmes des saules
venaient effleurer ses blanches épaules,
formaient sur son front un vert parasol
& comme un tapis rampaient sur le sol.
Le flambeau du jour modérait sa flamme;
le vent parlait bas; l'oiseau suspendait
le chant commencé; le pavot versait
sur ses beaux yeux clos son plus pur dictame,
quand Mignon dormait.*

*Mais quand elle aimait, quand Mignon la belle
a choisi l'ami, le cœur digne d'elle;
quel beau rêve d'or! quelle fête au ciel!*

*C'était pour toujours la lune de miel !...
— Il n'a pas touché ses lèvres de flamme ;
pour ces baisers-là l'homme n'est pas fait ;
il vit dans ses yeux le ciel qu'il rêvait.
En touchant sa main , il a rendu l'âme,
celui qu'elle aimait *.*



* L'auteur doit d'affectueux remerciements à M. DELPHIN BALLEY-GUIER, un de nos jeunes compositeurs qui a interprété, dans une charmante mélodie, la *Réverie* du poète.



ADIEU

Adieu! me dit à l'aube une mystique étoile
que moi seul je connais & trouve au fond des cieux.
Et l'éclat du matin l'enveloppa d'un voile;
mais la nuit m'a rendu son reflet radieux.

Adieu ! me dit un soir la plaintive hirondelle ,
adieu ! je reviendrai pour le printemps prochain ;
je reviendrai, je t'aime !... Et mon oiseau fidèle
de son nid a bien su retrouver le chemin.

Adieu ! me dit un soir, en fouriant, ma belle ;
je reviendrai, je t'aime. — Adieu ! jusqu'à demain.
Moi, je l'attends toujours, j'attends, & l'infidèle
depuis n'a jamais su retrouver son chemin.



DEUX MOTS

*Que ton air inquiet me tourmente et me touche !
Ces deux mots sont si doux, mon cœur les dit si bien !
Tu ne les entends pas ? prends-les donc sur ma bouche,
je fermerai les yeux, prends, mais ne m'en dis rien.*

Mme DESBORDES-VALMORE.

*Dans les salons brillants, sous la lampe d'albâtre,
au milieu des parfums, des flambeaux & des fleurs,
pendant que tu séduis une foule idolâtre,
je me cache & verse des pleurs.*

*C'est pour leur plaire à tous que tu te fais si belle ,
Mignon , par ton esprit tu veux tous les charmer ,
& ton regard de feu trouble le plus rebelle ;
mais moi seul je savais t'aimer .*

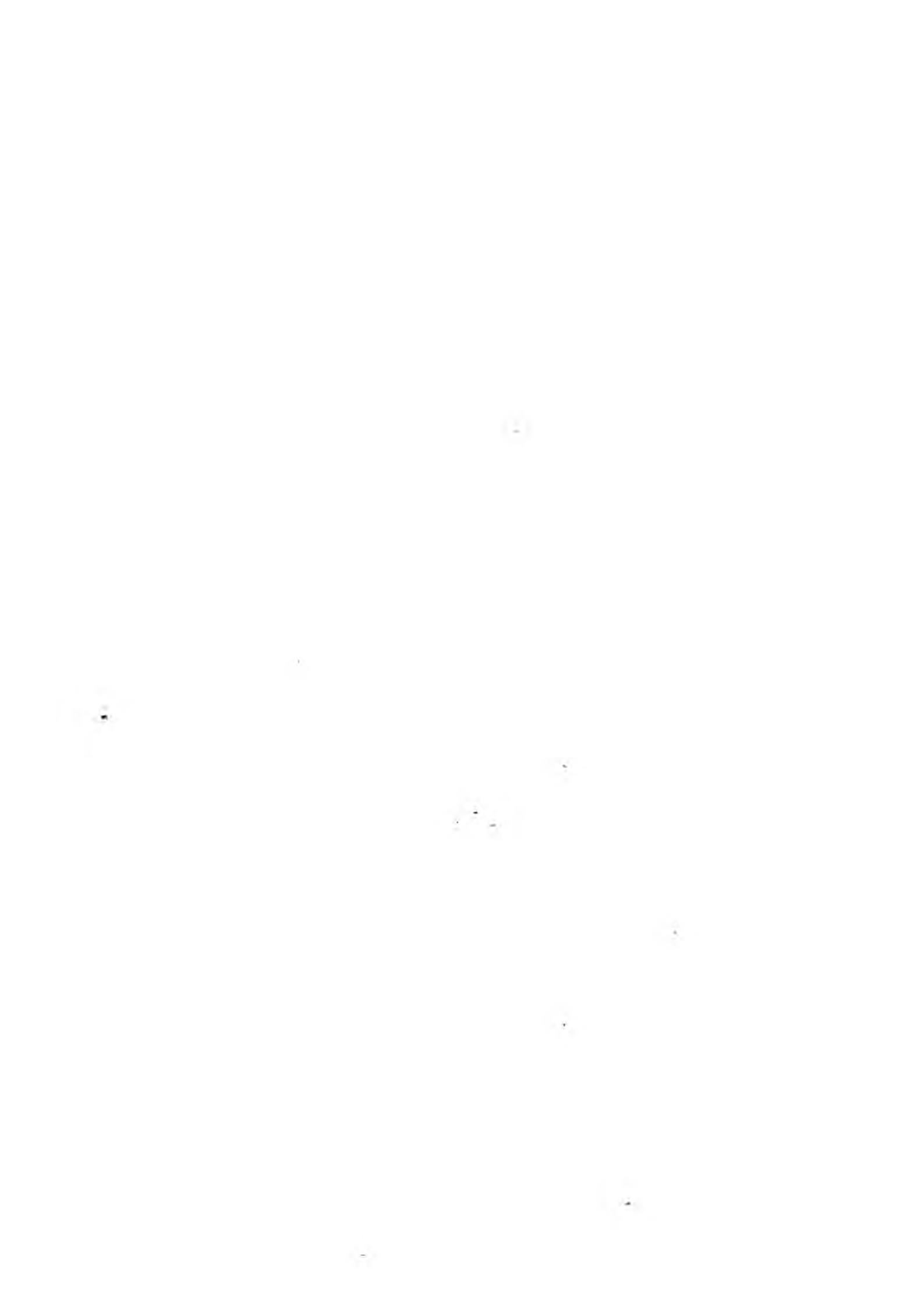
*Je fais , ah ! je fais bien ce qu'ils peuvent te dire ,
je connais ce langage & sa banalité :*
« — *Quel charme ! quel talent ! C'est Vénus à la lyre ,
c'est le génie & la beauté .*

*Mon cher , dit un dandy , n'est-elle pas gentille ?
Sa tante , vous savez , va la conduire aux eaux .
Comment donc ! dit Muffet , — pour toucher sa mantille
on se ferait rompre les os .*

*« Ah ! madame, on n'est pas vraiment plus ravissante ! »
improvise un baron riche & digne d'égard.
Et le baron pour prix de sa phrase décente
reçoit l'aumône d'un regard.*

*Enivre-toi, Mignon, d'une telle victoire,
livre au premier venu tes plus purs sentiments,
& comme un pur encens garde dans ta mémoire
la fadeur de ces compliments.*

*Tout cela ne vaut pas deux mots que je fais dire ;
ces deux mots c'est : Je t'aime, & quand je les disais,
dans tes yeux, tu fais bien, mais tu ne fais qu'en rire,
dans tes yeux, moi, je les lisais.*



L'HIRONDELLE

A

C. K. W.

Si j'étais l'hirondelle au chant vif & joyeux
qui plane à ta fenêtre & plonge dans les cieux
quand la journée est belle ;
ta voix, au fond du ciel, n'aurait qu'à m'appeler,

je descendrais bien vite & viendrais te parler,
si j'étais l'hirondelle.

Tu n'aurais pas besoin de dire tes douleurs :
je comprendrais ta plainte, & j'essuierais tes pleurs
du revers de mon aile ;
comme l'enfant qui dit sa prière à genoux,
je trouverais des mots mystérieux & doux,
si j'étais l'hirondelle.

Je te dirais : Ami, je suis le messager
le sylphe aux ailes d'ange, au vol sûr & léger,
je suis l'oiseau fidèle ;
plus léger que le vent, plus vite qu'Ariel

j'irais porter ta plainte à ceux qui font au ciel,
si j'étais l'hirondelle.

Je te rapporterais du céleste séjour
la flamme qui l'allume au foyer de l'amour,
la lumière éternelle ;
je te dirais : J'ai vu ceux que ton souvenir
appelle dans son rêve & croit voir revenir,
si j'étais l'hirondelle.

Mais je dirais : Enfant, c'est la loi du devoir
d'aimer & d'espérer ; toi qui fais si bien voir
que la nature est belle,
avec toi pour l'aimer je serais de moitié

entre la poésie & la sainte amitié ,

Si j'étais l'hirondelle.

Je te dirais : Après les glaces de l'hiver,
j'ai vu dans les buissons le premier rameau vert,

j'ai vu la fleur nouvelle ;

& ceux dont nous gardons le pieux souvenir,
nous les verrions encor dans les fleurs revenir,

Si j'étais l'hirondelle.



LES FRUITS

*Beau fruit tout parfumé des baisers du soleil,
je voudrais te poser doucement sur sa lèvre ;
ta fraîcheur guérirait sa langueur & sa fièvre ,
& son beau teint pâli redeviendrait vermeil.*

*Beau fruit, semble-lui doux & semble-lui pareil
à celui qu'elle aimait sous les grands bois de Sèvre.
Qu'elle était belle au bois, folle comme sa chèvre,
ou rêveuse ou feignant de céder au sommeil !*

*Doux fruit, quand tu seras sur ses lèvres de flamme
où j'ai cherché la vie, où j'ai laissé mon âme,
dis-lui que son ami saurait mieux la guérir.*

*Doux fruit, dis-moi merci, puisque sa main te touche,
tu me rendras mon tour ; car c'est à moi sa bouche,
sa bouche qui fait vivre, ou bien qui fait mourir.*



LE PAIN DU BON DIEU

*Le pain vient de Dieu ; c'est sa main féconde
qui fait dans nos champs germer les moissons ;
quand son blé mûrit, c'est pour tout le monde,
car tous les enfants sont ses nourrissons.*

- Vous qui, dans la joie & dans l'abondance,
coulez d'heureux jours fans manquer de rien,
vous, les préférés de la Providence,
chers enfants gâtés, écoutez-moi bien.

— Il est des enfants nés dans la misère ;
ces pauvres petits n'ont ni feu ni lieu.

Plaignez surtout ceux qui n'ont plus de mère ;
ne gaspillez pas le pain du bon Dieu.

La fleur vient de Dieu ; la main de ses anges
prend à l'arc-en-ciel ses vives couleurs
pour en décorer leurs fraîches phalanges,
& verse l'encens dans le sein des fleurs.

— Mais il est encore une fleur plus belle,
la fleur de jeunesse & de pureté ;

car Dieu la préfère & verse sur elle
le don de sa grâce & de sa beauté.

— Les jours de printemps font une promesse ;
aux beaux jours bientôt il faut dire adieu ;
ménagez-la bien, la fleur de jeunesse ;
ne gaspillez pas la fleur du bon Dieu.

Le vin vient de Dieu ; voyez sa lumière
briller à travers le raisin vermeil ;
quand vous y goûtez, sur le bord du verre
n'aspirez-vous pas les feux du soleil ?
— Tout en y goûtant, redoutez l'ivresse ;
Le bord de la coupe offre la santé ;
mais le fond des pots cache la paresse
& tous les enfants de l'oïveté.

— Si vos chariots, chargés de vendanges,
fous un double poids font plier l'effieu,
ne buvez pas tout; — remplissez vos granges;
ne gaspillez pas le vin du bon Dieu.

L'esprit vient de Dieu; sa vivante flamme
servira de phare à l'humanité;
mais prenez-y garde, il a charge d'âme
& ne brille pas sans la vérité.

— L'esprit nous séduit, mais il perd son charme
quand avec le cœur il n'est pas d'accord;
malheur à celui qui l'en fait une arme,
qui fait un stylet de sa plume d'or.

— L'arbre se connaît par les fruits qu'il porte,
& quand vous auriez l'esprit d'un Chaulieu,

l'esprit sans le cœur n'est que lettre morte ;
ne gaspillez pas l'esprit du bon Dieu !

*L'amour vient de Dieu ; c'est le vrai dictame ,
c'est le pur rayon que dans la pitié
Dieu laissa tomber au fond de notre âme,
& de son reflet il fit l'amitié.*

— Mais souvenez-vous de ces vierges folles
qui n'ont pas gardé d'huile jusqu'au jour,
& n'effeuillez pas, dans des jeux frivoles,
les naissantes fleurs, les fleurs de l'amour.

— L'amour offensé déplîrait ses ailes
& prendrait son vol, sans vous dire adieu,
pour aller chercher des cœurs plus fidèles ;
ne gaspillez pas l'amour du bon Dieu.

LA MER

*Je n'y veux plus penser ; ne me parlez plus d'elle ,
je n'écouterai pas mon cœur qui me rappelle.*

*Laiſſons-la ſ'enivrer des triomphes d'un jour ;
laiſſons-la rayonner au milieu de ſa cour.*

*On ne me verra plus dans le troupeau docile
qui traîne sous ses pas un hommage servile.
— Je ne demandais rien quand je l'ai vue un jour
se pencher sur mon sein en me parlant d'amour.*

*Fuyons vers le printemps avec les hirondelles ;
c'est la saison des fleurs & des amours nouvelles ,
laissons la comédie & ses acteurs glacés
répéter aux flambeaux leurs rôles compassés.
Fuyons , car la Mignon que je leur ai laissée ,
ce n'est plus la Mignon flamme de ma pensée ,
Mignon aux ailes d'ange , aux yeux couleur du ciel ,
au regard de velours , à la bouche de miel...
Partons sans la revoir , sans mesurer l'espace ;
de mon exil il faut qu'elle ignore la trace.
Perdons-nous au milieu des flocons de vapeur ,*

vite comme le vent — ou comme le malheur.....

*C'est la mer ! c'est la mer ! Au sublime spectacle
de l'horizon sans fin, de l'éternel miracle,
aux plaintes des grands flots, je n'entendrai plus rien
des plaintes de mon cœur, des mensonges du sien.*

*Mais ni l'immensité, ni la plainte des ondes,
ni les vaisseaux portant les trésors des deux mondes,
ni les navrants adieux des émigrants en deuil
allant marquer bien loin la place d'un cercueil,
ni le joyeux retour de la riche flottille
rapportant au foyer le pain de la famille,
ni grandeur, ni beauté, ni charme, ni terreur,
ne pouvaient remplacer un seul nom dans mon cœur ;
& la terre & le ciel, la fleur & l'hirondelle,
& les vents & les flots ne me parlaient que d'elle.*


La mouette en passant disait à l'alcyon :
Est-il donc là tout seul ? qu'a-t-il fait de Mignon ?
— La mouette a dit vrai ; que la mer serait belle
si j'avais la Mignon, quand je devrais pour elle
compter les grains du sable ou les gouttes de l'eau !
comme tout serait grand ! comme tout serait beau !
— Adieu donc, mer, mouette, alcyon, hirondelle.
Elle m'aime toujours. — Je l'entends qui m'appelle.
Mer, viens baiser le sable où j'ai tracé son nom.
Échos, n'oubliez pas de redire — Mignon.

Je la revis le soir dans la fête splendide ;
c'était toujours son front si calme & si candide.
Comme la favorite au milieu du sérail
elle trônait ; son sceptre était son éventail.
En rassemblant ses flots de gaze & de dentelle,
elle me fit d'un signe une place auprès d'elle.

*D'où venez-vous? dit-elle en me faisant asseoir.
C'est vous que j'attendais; je suis belle ce soir;
on me l'a presque dit; — mais quel sombre visage!
Quoi! Mignon est à vous, & tout vous porte ombrage?
Vous aimeriez bien mieux me voir à faire peur?
Mais il faut vous priver ce soir de ce bonheur.
Est-ce ma faute à moi si mes yeux sont passables,
& si mes courtisans les trouvent adorables?
— Pauvre enfant! dans mes plans que j'ai mal réussi!
Chacun de mes succès est pour vous un souci.
Pourtant Mignon n'aimait à leur paraître belle
que pour voir son ami plus heureux auprès d'elle;
& lorsque par mes chants je savais les charmer,
je me disais : Peut-être il est fier de m'aimer.*

*Son regard, son accent & sa douce parole
faisaient fondre mon cœur comme une cire molle.*

— Puis, sans me regarder, elle ajouta bien bas :
Tous les yeux sont sur nous ; je ne vous connais pas.
— A demain, viens chercher ta Mignon bien-aimée,
celle que tu nommais Mignon ta douce almée,
Mignon aux ailes d'ange, — aux yeux couleur du ciel,
au regard — de velours, — à la bouche — de miel.



ALORS.

ALORS

Alors, en des sentiers semés de marguerites,
loin du bruit de la ville elle guidait mes pas;
nous n'avions que la terre & le ciel pour limites;
nous allions au hasard, &, si nous étions las,

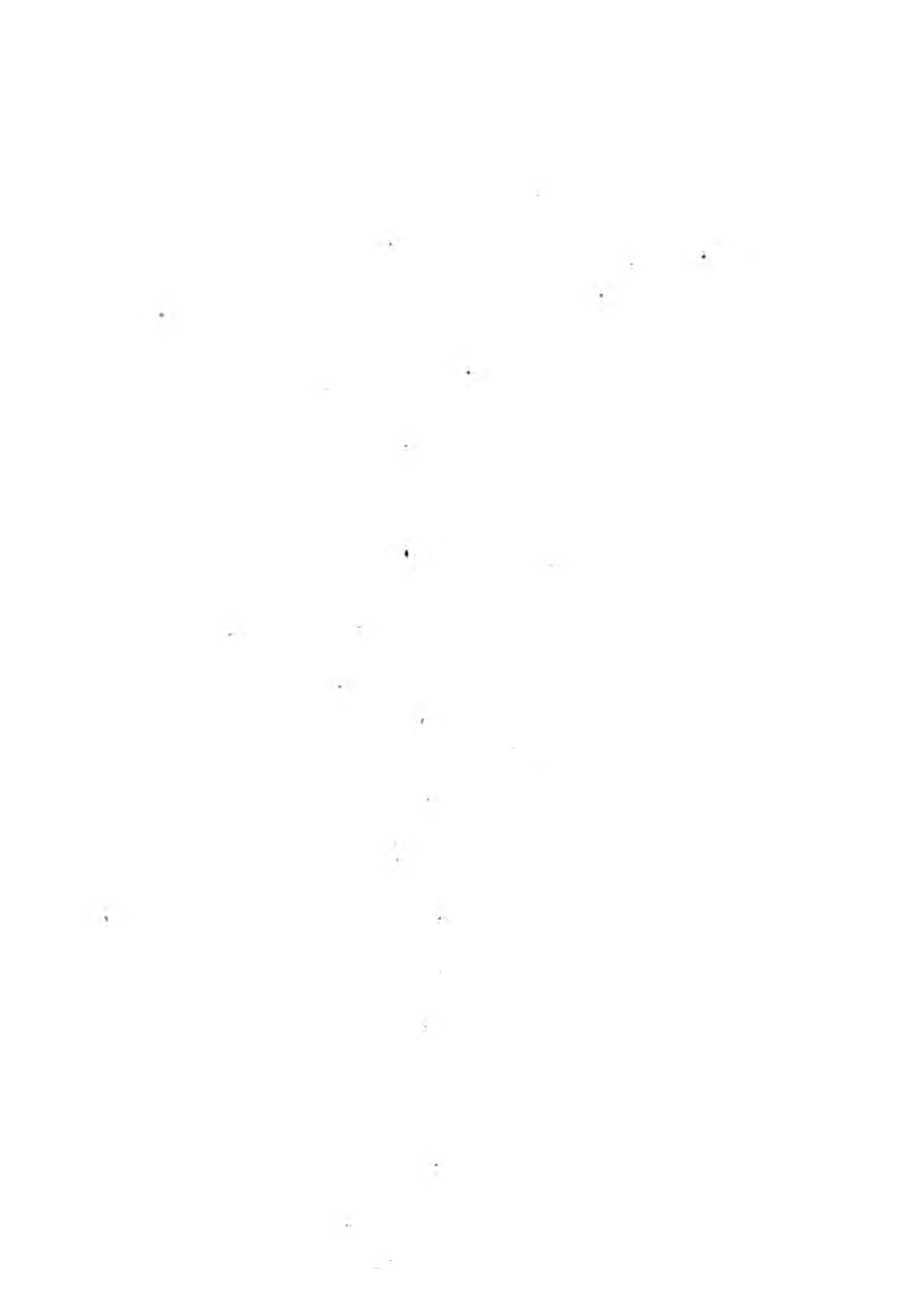
je lui faisais un lit de mouffe parfumée,
& les oifeaux penchés écoutaient les accords
de fa voix qui montait à travers la ramée
alors.

Alors, loin des rayons d'un foleil fans nuage,
la forêt nous baignait d'une douce fraîcheur,
& s'il fallait un jour nous fauver de l'orage,
je savais fous le bois un abri protecteur.
Des champs de mort alors la porte était fermée
& le lierre croiffait dans le chemin des morts ;
le ciel était fi pur, la nuit fi parfumée
alors.

Alors, moi je croyais aux boutons d'églantine,
& quand je les voyais déployer leurs couleurs,

*
je fouriais, rêvant que cette âme enfantine,
près de moi fleurirait un jour comme ces fleurs.
Après plus d'un malheur, abrité du naufrage,
je me difais : Enfin, nous toucherons le port,
& je ne croyais pas m'éloigner du rivage
alors.

❁



LA BELLE OMBRAGE

Amélie, levez les yeux sur l'arbre qui nous couvre : c'est un alizier ; qu'il devienne pour nous le symbole de l'amitié , que dans tous les temps , dans tous les lieux , il nous rappelle l'un à l'autre.

— Je vous le promets ; jamais je ne verrai un alizier en fleurs sans penser à vous , sans me reporter à cet instant.

Mme COTTIN.

*Il est des mots qui sont des mots de passe ,
des mots subtils , au sens mystérieux ,
en les disant je retrouve la trace ,
le souvenir des temps heureux.*

*Il est des jours que jamais je n'oublie,
des jours tout pleins de vie & de soleil;
je cherche encor leur image affaiblie
dans les rêves de mon sommeil.*

*Il est des lieux où jamais je ne passe
sans y chercher ce qui n'y sera pas,
& sans revoir l'image qui s'efface
comme l'ombre fuit sous mes pas.*

*Il est des chants que jamais je n'écoute
sans revenir aux échos d'autrefois,
& sans attendre au détour de la route
l'ange dont je connais la voix.*

*C'était un jour par un printemps splendide ;
Mignon m'avait conduit dans les grands bois ;
les églantiers montaient en pyramide ;
beau jour qu'on ne voit qu'une fois.*

*Les fleurs des bois, plus fraîches & plus belles,
avec l'enfant voulaient lutter d'éclat ;
& les buissons se penchant en ombrelles
se disaient tout bas : La voilà !*

*Reposons-nous, dit-elle, à l'ermitage ;
nous goûterons au rustique chalet.
Il fallait voir auprès du blanc laitage
sa main plus blanche que le lait !*

*Il fallait voir, sous son chapeau de paille ,
ses blonds cheveux échappés du réseau ,
se dérouler à flots jusqu'à sa taille
fine & souple comme un roseau !*

*C'était Mignon qui voulait dans ma tasse
verser le lait & rompre le pain noir !
— Mais fait-on bien comme le temps se passe ?
C'est déjà l'Angelus du soir !*

*Il fait beau temps ! vous n'aurez pas d'orage ,
dit en riant notre vieil hôtelier.
N'est-on pas bien sous cette belle ombre ?
Veuillez bien ne pas m'oublier.*

*Nous revenions à pas lents par l'herbage.
— Déjà! dit-elle, en me quittant la main.
Qu'on était bien sous cette belle ombrage!
Adieu; c'est là votre chemin.*

*O jour trop beau! tu passas comme un rêve,
& plus jamais ne devais revenir.
Toute ma vie avec ton soir s'achève;
je n'ai plus que ton souvenir.*

*Mon ciel depuis s'est voilé d'un nuage.
J'ai tant souffert que mon cœur en est mort:
mais quand je perse à cette belle ombrage,
je crois presque qu'il vit encor.*

*Il est des mots qui sont des mots de passe,
des mots subtils, au sens mystérieux,
en les disant je retrouve la trace,
le souvenir des temps heureux.*



A L'ACADÉMIE DE REIMS

Gardant pieusement un ancien privilège,
depuis treize cents ans votre illustre cité
ouvrait son sanctuaire au splendide cortège,
& devant les autels sacrait la royauté.

Ils portaient sur le front le divin caractère,
ceux qui sous votre dôme étaient oints & bénis,
leur sceptre commandait aux puissants de la terre,
les derniers, maintenant, dorment à Saint-Denis.

Ils y repofaient tous ; mais la foule égarée
un jour a soulevé la dalle des caveaux
& dispersé la cendre & volé les tombeaux ;
la liberté chez nous est ainsi célébrée !

Liberté ! mot sublime & quelquefois suspect !
à l'abri de ton nom combien d'horreurs commises,
de crimes impunis, de lâchetés permises.
— Je fais un nom plus pur, & ce nom c'est *Respect*

C'est là le sentiment que votre ville inspire.

— Interrogeant le front de vos vieux monuments,
d'un regard curieux je tâche de relire
le reflet effacé des grands événements.

Il est un nom surtout qui m'attire & m'appelle.

— Sur les remparts tombés de l'antique cité,
le fantôme brillant de Jeanne la Pucelle
a laissé pour toujours sa touchante clarté.

Du plus pur dévouement chaste & pieux modèle,
les flots des combattants fuyaient à son aspect ;
elle était simple & sage autant qu'elle était belle,
& son calme regard imposait le respect.

Pourtant il l'est trouvé, dans le pays de France,
un écrivain d'esprit, mais un plaifant fans cœur,
qui sur le front béni de la jeune espérance
a déversé l'affront fans pitié, fans pudeur.

De ce poëme impur comme elle est bien vengée,
celle dont nous gardons le pieux souvenir !
Dans la liste des saints le peuple l'a rangée,
& son nom vénéré ne pourra plus mourir.

Quand elle présenta les clefs de votre ville
au roi découragé qu'elle avait foutenu,
au roi dont elle avait armé le bras débile ;
quel sublime tableau ! vos cœurs l'ont retenu.

Vos cœurs l'ont retenu ; c'est encore une gloire
que gardera longtemps votre noble cité ;
car c'est un fait touchant conigné dans l'histoire,
Reims a voulu payer son hospitalité ¹.

L'enfant plus tard était délaiffée & vendue ;
elle eut pour ennemi l'égoïsme énervant ;
sa voix criant merci ne fut pas entendue ;
la cendre du martyr était jetée au vent.

Ah ! respect au malheur ! respect à sa mémoire !
Si vous ne croyez pas la voix qui la guidait,
si vous ne croyez pas, — au moins laissez-nous croire
qu'elle était bien du ciel la voix qu'elle entendait.

1. Registre des dépenses de la ville de Reims pour le sacre du roi Charles VII.

Mais votre noble histoire aura plus d'une page;
si vous ne sacrez plus les puissants souverains,
vous consacrez encor, dans votre aréopage,
le succès & parfois l'effort des écrivains.

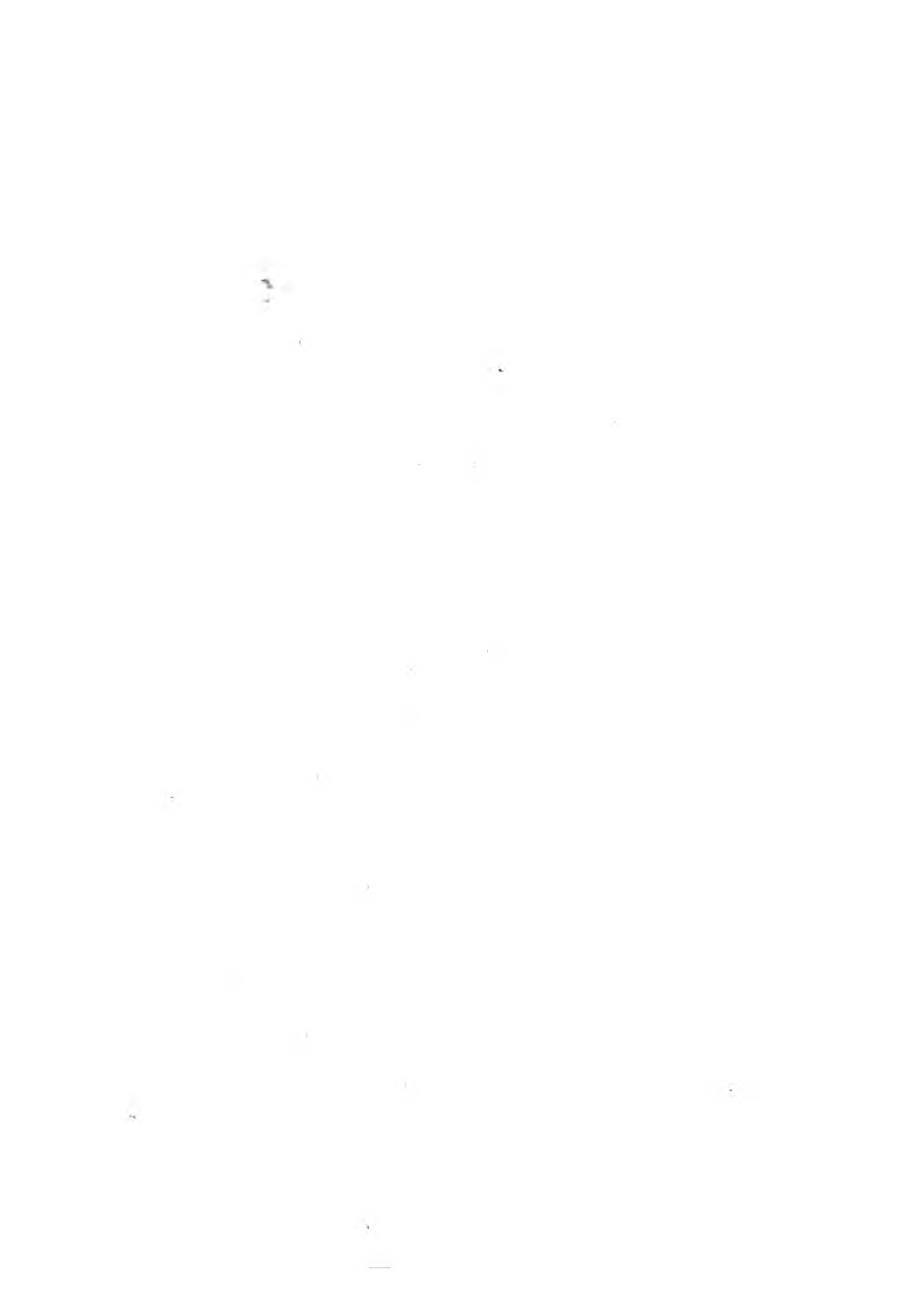
Car vous encouragez de votre sympathie,
non-seulement l'esprit, le succès, le talent,
mais vous ouvrez le feuil de votre Académie
à qui laisse entrevoir quelque bon sentiment.

Comme cet opulent dont parle l'Écriture,
qui d'un luxe royal se passait la splendeur,
mais qui n'oubliait pas de donner la pâture
au pauvre, & son dîner n'en semblait que meilleur.

Messieurs, que le bonheur toujours vous accompagne,
que vos derniers soleils soient comme des matins,
que l'esprit pétillant, gloire de la Champagne,
comme dans vos écrits brille dans vos festins.

Excusez-moi pourtant si ce n'est l'habitude
d'adresser jusqu'à vous un message direct,
& daignez agréer, avec ma gratitude,
l'hommage affectueux de mon profond respect.





LE CREDO DE L'AMOUR

*N'est plus amour qui bien aimer faisait;
les faux amants l'ont jeté hors de vie;
amour vivant n'est rien que tromperie,
pour franc amour priez Dieu, s'il vous plaît.*

Mme TASTU.

*Je crois à l'amour tout-puissant,
maître du ciel & de la terre.
C'est à son flambeau rayonnant*

que nous empruntons la lumière.

*— C'est vers lui qu'au soleil levant
la terre, sa blonde maîtresse,
riante se penche en rêvant,
cherchant sa première caresse.*

*Je crois que, sous les peupliers,
quand le courant d'une onde vive
prend le chemin des écoliers
pour baiser plus longtemps sa rive,
— c'est que la fleur lui dit tout bas,
& le brin d'herbe dit de même :
Petit ruisseau, ne t'en va pas ;
tu ne fais donc pas que je t'aime !*

Je crois qu'aux premiers feux du jour ,

la rose, en effluve féconde,
répand dans l'air un mot d'amour
que le vent porte au bout du monde.
— Si vous écoutez près d'un nid
ce que disent les hirondelles,
vous entendrez ce mot béni;
— mais vous le savez tout comme elles.

Je crois à l'amour inconnu ;
secret qu'on garde au fond de l'âme ;
l'amour que le premier venu
peut ressentir — pour vous, Madame.
— Vous ne pouvez l'en empêcher ;
ce n'est pas sujet de discorde ;
en tous cas, si c'était pécher,
à tout péché miséricorde.

*Je crois à l'amour triomphant,
vainqueur du temps & de l'espace,
qui fait ramener le méchant
& dans les cœurs fondre la glace.
— On ne l'a jamais invoqué
sans trouver une paix profonde;
& quand tout nous aura manqué,
c'est lui qui sauvera le monde.*

*Je crois à l'amour immortel,
à la vierge transfigurée
qui s'avancera vers l'autel
au sein de la voûte éthérée.
— Quand sur sa fragile beauté
le temps aura jeté son voile,*

*sur le seuil de l'éternité
je retrouverai mon étoile.*

*Mais je crois à l'amour vengeur
qui marque d'un signe au visage
les amants félons et sans cœur
pour les reconnaître au passage.
— Aux traîtres l'oubli sans retour;
vengeance à la beauté perfide
qui m'aimait — quand c'était mon tour;
que le Dieu puissant en décide.*

*Mais est-ce à moi de l'en punir?
Les beaux jours que l'amour nous donne*

*sont moins doux que son souvenir.
Que le Dieu clément lui pardonne.
— Je crois à l'amour tout-puissant,
maître du ciel & de la terre;
c'est son flambeau resplendissant
qui verse sur nous la lumière.*



LA MAISON BLANCHE

Je fais près des bois une maison blanche,
une maison blanche aux contrevents verts ;
le long du balcon l'enroule une branche
avec ses bouquets de rose entr'ouverts.


— Je ne vous dis pas qu'elle soit bien belle,
je ne défends pas son ancien pignon
mais on m'offrirait la *Sainte-Chapelle*,
que j'aimerais mieux ma vieille maïso



Je ne vous dis pas qu'elle soit bien belle,
mais mon cœur y tient par le souvenir.
Ce que j'ai souffert toujours m'y rappelle,
& ce que j'aimais m'y fait revenir.
— Car souffrir, aimer, — n'est-ce pas la vie?
Nous nous attachons au bonheur passé,
& quand son image est évanouie
par son souvenir le cœur est bercé.

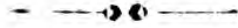


Je crois voir encor, — je vois la main blanche
pliffer les rideaux de soie entr'ouverts,
& jeter au vent la fleur de pervenche
qui tombe à mes pieds dans les rameaux verts.
— Cette fleur difait — difait bien des choses :
c'était un pardon, c'était un adieu.
Adieu! jusqu'au temps des prochaines roses;
c'était — du bonheur le *denier à Dieu*.



Depuis j'ai cherché bien des fleurs nouvelles,
à plus d'un buisson je me suis froissé;
j'en ai rencontré parfois de plus belles,
mais leur faux éclat m'a bientôt lassé.
— Un soir je revins, la fleur de pervenche

m'attendait avec ses grands yeux ouverts
sur le vieux balcon de la maison blanche,
de la maison blanche aux contrevents verts.



NOVISSIMA

*Comment ! tu veux que je retrouve encore
ces mots harmonieux que mon cœur aimait tant ?
Je voudrais t'obéir ; mais autrefois sonore,
ma pauvre lyre, hélas ! est muette à présent.*

MARIE CARPANTIER.

*Le poète sous un sourire
fait longtemps voiler sa douleur ;
mais un jour, en brisant sa lyre,
il dit le secret de son cœur ;*

— le poète sous un sourire
ne fait plus voiler sa douceur.

La pâle & tremblante lumière
de la lampe qui va finir
aux feux d'une lueur dernière
semble renaître & rajeunir,
— la faible & tremblante lumière
de la lampe qui va finir.

L'astre du jour penche & s'incline
& va glisser sous l'horizon.
Le ciel embrasé s'illumine
des feux de son dernier rayon,

— quand l'astre se penche & s'incline
& disparaît sous l'horizon.

Près de sa compagne fidèle,
le beau cygne silencieux
garde sa chanson la plus belle,
il ne chante que ses adieux,
— près de sa compagne fidèle,
le doux cygne silencieux.

La pierre tremble & se détache;
mais en s'abîmant sous les flots,
elle soulève un blanc panache,
puis tout rentre dans le repos.

— *La pierre tremble & se détache
& dort pour toujours sous les flots.*

*Le cerf surpris sous la ramée
s'arrête devant ses vainqueurs.
Traqué par la meute affamée,
il verse alors ses premiers pleurs.
— Le cerf tombe sous la ramée
& meurt en bravant ses vainqueurs.*

*Quand dans sa corolle écrasée
l'orage a broyé le pistil,
c'est alors que la fleur brisée
livre son parfum plus subtil*

— quand dans sa corolle écrasée
l'orage a brisé le pistil.

Que fais-tu , cher églantier rose ?
Tu te crois encore au printemps
quand la saison des fleurs est close ;
tu fleuris quand il n'est plus temps !
— Il meurt , le pauvre églantier rose
qui prend l'hiver pour le printemps.

Le poète sous un sourire
fait longtemps voiler sa douleur ;
mais un jour , en brisant sa lyre ,

il dit le secret de son cœur.

— Le poète sous un sourire

ne fait plus voiler sa douleur.

FIN

TABLE

AVERTISSEMENT.	1
AUX AMIS INCONNUS	5
LES ROSES DE NOËL.	7
JE N'ÉTAIS RIEN.	15
ALMANACH DE L'AN PROCHAIN.	19
LA PLAINTE.	25
LE CARILLON DU NOUVEL AN.	27
LITANIES DE MIGNON.	31

A DEUX PORTRAITS D'ENFANTS.	37
LE GANT DE MIGNON.	41
COMPLAINTÉ DU TOURNEUR.	49
LE SOURIRE DE MIGNON.	53
UNE NOCE A LA VILLE.	57
LE MONDE A DEUX.	61
LILIA.	67
LA CHARITÉ	71
UNE NOCE AU VILLAGE.	75
QUAND ELLE ÉTAIT PETITE.	79
L'AVEUGLE AU MARCHÉ DES INNOCENTS	85
RÉVERIE.	99
ADIEU	105
DEUX MOTS.	107
L'HIRONDELLE	111
LES FRUITS	115
LE PAIN DU BON DIEU.	117
LA MER.	123
ALORS	129

TABLE. 165

<i>La belle ombrage</i>	133
A L'ACADÉMIE DE REIMS	139
LE CREDO DE L'AMOUR.	147
LA MAISON BLANCHE	153
NOVISSIMA	157



1000

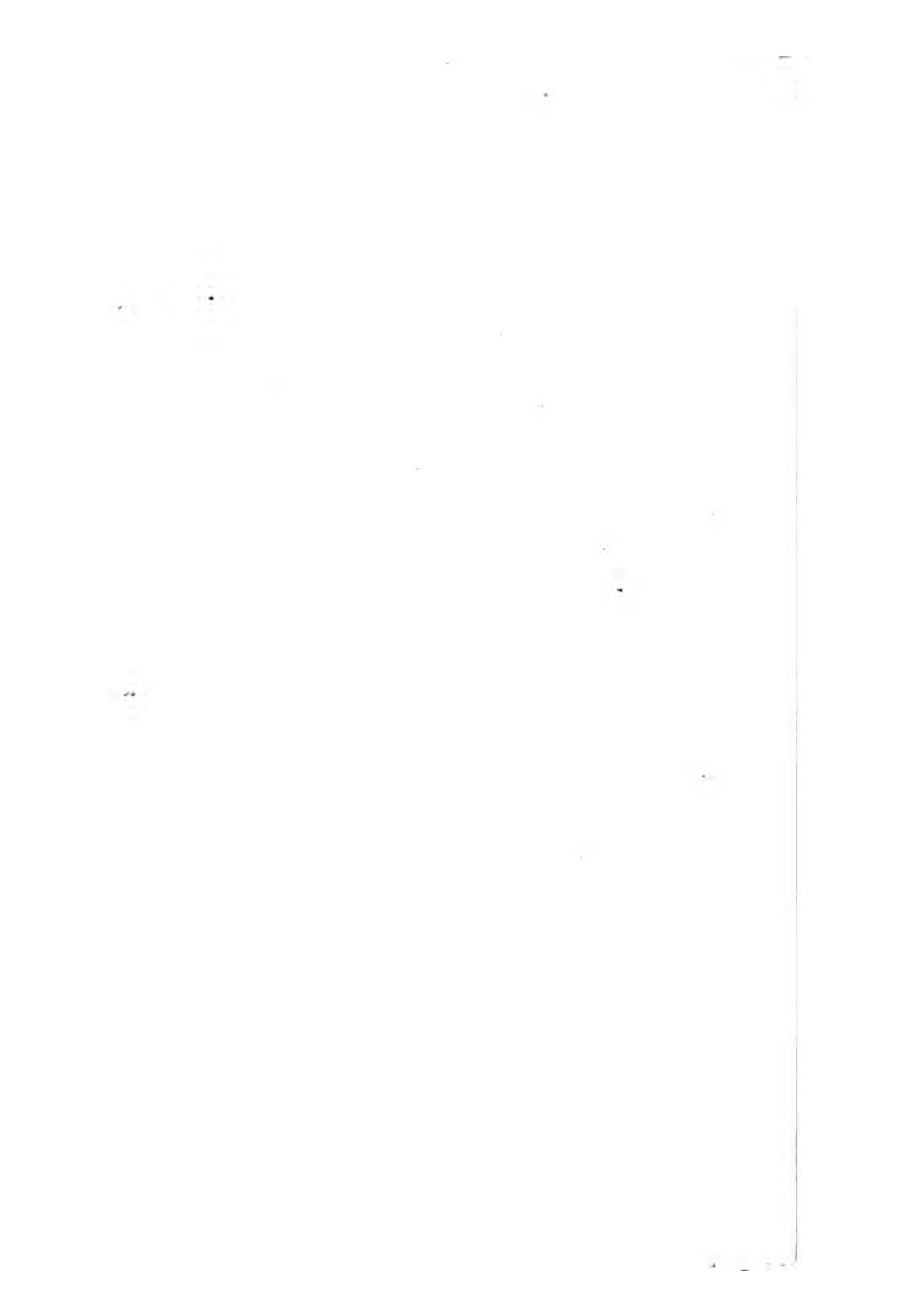
1000

1000

1000

1000





1

2

3

4

5

6

7

